

# Trente ans après

Fiction Zeldesque honteusement présentée par :

Forty-two

à la date guère mémorable du :

27 septembre 2009

où l'on fera d'étonnantes découvertes  
sur le dur métier de héros vidéoludique.

# Avertissement au lecteur<sup>1</sup>

*Où il est question de tromperie sur la marchandise,  
et où l'on médite sur les effets de l'âge.*

Pourquoi Link et Zelda sont-ils invariablement jeunes ? Pourquoi leurs parents restent-ils invisibles ? Pourquoi l'abominable Ganondorf réapparaît-il avec une aussi désarmante régularité ? Vous auriez pu croire que le présent récit lèverait le voile sur ces mystères défiant toute logique<sup>2</sup>.

Que nenni.

Cet épisode de la très célèbre saga Zelda se veut inédit et fort instructif. Inédit, parce que Nintendo ne l'a pas jugé très reluisant pour son héros, préférant le passer sous silence pour l'enfourer dans quelque dossier « ne pas montrer aux clients » ; instructif, pour la même raison.

Vous avez l'habitude d'un Link tout mignon, avec sa bouille rose et son bonnet vert craquant. Zelda est toujours plus resplendissante d'un épisode à l'autre : le nombre de polygones modélisant son visage grimpe au rythme des progrès en imagerie virtuelle. Eh oui, c'est beau l'enfance... Sympa et surtout très vendeur. Mais comment l'invincible lutin fait-il pour monter son cheval, une fois la tête garnie de rares cheveux blancs et le dos voûté ? Combien Zelda dépense-t-elle en cosmétiques une fois munie de jambes poilues et d'un début prometteur de triple menton ? Nintendo s'est bien gardé de le dire – la Bourse en aurait pris un sérieux coup. Cette infâme association de malfaiteurs capitalistes vous mystifie depuis le début. On vous ment, on vous exploite, on vous spolie ; joueurs, révoltez-vous !

---

1. et à la lectrice, bien entendu.

2. même celle de Hilbert.

# Chapitre 1

## L'exil

*Où l'on apprend comment un héros peut toucher le fond, et continuer de creuser.*

Facture, facture, et encore facture. . . Aïe. Cette fois j'aurai du mal à faire passer la pilule, elle va me tuer. Qu'est-ce qu'elle avait besoin d'un sèche-cheveux à vapeur aussi ? Ça nous a coûté une fortune.

Je remercie le facteur d'avoir fait tout ce chemin pour m'apporter de si bonnes nouvelles, et je me dirige vers la maison – ou plutôt *sa* maison, vu le peu de contrôle que je peux encore y exercer. De qui parle le « *sa* » en question ? Mon tyran à domicile. Jugez-en par vous-même :

— Alors t'as pas un peu fini de bayer aux corneilles ? On va pas y passer la nuit. Grouille-toi de rentrer, je te signale qu'il y a encore la vaisselle à faire, et que la pelouse n'a pas été tondue depuis trois jours ! crie une voie rauque venant de la cabane.

— Oui oui j'arrive tout de suite ma douce, je réponds d'un ton soumis.

— Et n'oublie pas les patins ! J'ai pas lavé par terre pour tes grosses bottes !

En maugréant – suffisamment bas pour qu'elle n'entende pas – je retire mes godillots pour enfiler ces stupides chaussons roses à ruban. Je lui avais pourtant dit d'acheter ceux avec les semelles orthopédiques. Elle l'a fait exprès j'en suis sûr ; pendant que j'avais le dos tourné, elle a dû discuter avec le vendeur. À peine ai-je le temps d'accrocher mon bonnet au porte-manteau qu'elle passe à l'attaque :

— Alors tu l'as reçue notre paye ?

— Euh ma colombe, il faut que je te dise quelque chose. . . En fait y'a comme un petit problème. Tu vois, la caisse de retraite. . . J'ai pas cotisé assez. . . Un problème d'annuités. . .

J'étais condamné à le lui avouer un jour. De toute façon elle aurait fini par le savoir. J'observe avec terreur la colère lui monter au nez.

— Et puis. . . euh. . . voilà les dernières factures.

— C'est est trop ! explose-t-elle. T'as dépassé les bornes. Avoue ! T'as encore parié aux courses de chiens ! J'ai pas raison ?

— Mon ange, pour cinquante petits rubis. . . de rien du tout. . .

— Tais-toi ! Tu me fais honte. Ah ça pour dormir les doigts de pied en éventail, tu sais faire. Te saouler de potions dans ton club des Vétérans, là-bas, t'es champion. Et puis. . .

J'entends sans l'écouter l'habituelle litanie. À une lointaine époque, qu'elle était belle ma Zelda quand elle se mettait en colère. Mais maintenant, quel tableau ! Fallait voir les bajoues gigoter comme de la gelée. Brrr. Ça me donne la chair de poule !

Je fais mine de descendre à la cave, où se trouve ma chambre (« là au moins tu ne peux rien me salir », qu'elle dit), mais elle ne l'entend pas de cette oreille.

— Et n'essaye pas de t'en tirer comme ça ! J'ai pas terminé. Tu vas me faire le plaisir de trouver du fric vite fait ou ça va barder.

— Mais comme ça ma chérie ? Je suis vieux, et fatigué, dis-je en courbant l'échine un peu plus que d'habitude.

— Quoi ? T'as le culot de me demander ça ? Ah mais c'est vite vu.

Elle file dans le grenier et revient quelques instants plus tard avec un gros sac, qu'elle me lâche sur les pieds, furibonde. Aïe ! J'essaye tant bien que mal de cacher la douleur que ce paquet ferrailleux m'a infligée aux orteils.

— Voilà ton bazar.

Je fouille dans le sac pour retrouver les gadgets de mon enfance : ah, le vieux boomerang a perdu sa peinture. Et le grappin est tout rouillé. Que veut-elle que je fasse de ces vieilleries ? Zelda se charge de me le rappeler.

Sans mot dire, elle ouvre la porte et me fait signe de sortir, pointant un index vengeur vers l'extérieur, plus précisément vers la vache du voisin. Je n'ose pas la contredire et pars en silence, tête basse. Au moment d'ouvrir le portail, je me retourne pour la voir les poings sur les hanches, l'œil mauvais, la bouche torve. J'esquisse un adieu de la main pour recevoir en pleine poire son rouleau à pâtisserie.

« Et n'essaye même pas de revenir ici sans argent ! » me lance-t-elle en claquant la porte.

Le rouleau gît au sol, cassé en deux. Ah, la garce ! Elle ne m'a pas raté cette fois. Et je me retrouve tout seul, comme un imbécile, sans trop savoir quoi faire. Moi, Link, vainqueur de Ganon, héros du temps et de plusieurs jeux vidéo, je me fais mettre à la porte par... Je n'ose même pas dire son nom. Elle pourrait m'entendre.

Repassa ce crétin de facteur, l'air narquois. Encore lui. Ça ne lui suffit pas de m'apporter des factures, il ne peut pas s'empêcher de me narguer : « Alors, on se fait jeter par madame ? »

Bon c'est pas tout, mais me voilà dans une quête forcée. Déjà, le moyen de locomotion : je siffle Épona.

Rien ne bouge.

Je siffle encore. « Alors tu te magnes ? » je grommelle impatient.

Une branche craque, et j'aperçois au bout du chemin mon cheval préféré – le seul, d'ailleurs. Ou plutôt ce qu'il en reste : c'est maintenant une loque, une épave. Elle boîte, sa selle a encore été volée, et sa crinière brille... par son absence. Quel fin destrier ; quel pur-sang racé ! Mais je n'ai pas le choix, mon lumbago me fait trop souffrir et ce sac pèse une tonne. Je charge le paquet sur le dos d'Épona et essaye de la monter. Au troisième essai j'entends un craquement sinistre au niveau de mes lombaires, et je me raccroche aux rennes pour ne pas m'écraser au sol.

« Allez, hue ! » je crie donnant du pied dans les entrailles squelettiques de la pauvre bête.

Mauvais plan. Dans un dernier effort, Épona fait une ruade et galope se réfugier dans la forêt. Je me retrouve les quatre fers en l'air avec le contenu de mon sac dispersé dans la boue. J'aurais dû la vendre depuis longtemps. Mais c'est trop tard, elle est sans valeur maintenant. Pour couronner le tout elle n'a plus que la peau sur les os, pas moyen d'en tirer un rosbif !

Fatigué, usé, trempé, mais résigné, je me mets en route pour le village Cocorico, non sans attirer le regard moqueur des passants. J'étais décidé à sortir de cet enfer. Je trouverai ces fichus rubis ! J'en mettrai plein la vue à Zelda ! Et cette fois elle ne pourra rien dire.

Splash !

Absorbé dans mon délire, je n'avais pas remarqué l'énorme flaque de boue qui barrait la route dans toute sa largeur.

## Chapitre 2

# La solution

*Où notre pitre d'âge canonique se donne en pitoyable spectacle,  
où l'on discute mascara, vernis à ongles, et cire épilatoire,  
et où l'on comprend qu'il faut bien étudier en classe  
si l'on ne veut pas se retrouver héros de jeu vidéo.*

Exténué, les pieds couverts d'ampoules, j'arrive au village. Je reprends mon souffle dans l'herbe et fais redescendre mon rythme cardiaque à 160 pulsations par minute. Il ne me faut pas longtemps pour remarquer l'animation qui règne en ces lieux habituellement si paisibles. Une foule pas possible s'est rassemblée autour d'une immense affiche. Piqué par la curiosité, et sous l'emprise de l'effet mouton, je me tasse contre tout le monde pour essayer de lire. Mais pile au moment où j'allais avoir un bon angle de vue, me passe devant un grand dadais appartenant au genre des petits prétentieux que je ne supporte pas.

— Eh, un peu de respect pour les vieillards, jeune homme !

— Va te faire voir, papi ! lâche-t-il dédaigneux

En voilà un qui ne manque pas de toupet ! La colère me fait voir rouge ; décidé à ne pas me laisser faire, je lui donne un grand coup dans le dos.

Un étrange silence s'est soudainement abattu autour de nous ; les gens chuchotent :

— Mais c'est qui celui-là ?

— Faites pas attention, je le connais. Il est complètement gaga.

— Ouais, c'est le vieil ermite qui vit dans la cave de sa femme. . .

— Là franchement c'est abusé. Il devrait quand même faire un peu gaffe à qui il parle, c'est pas n'importe qui Fornogand.

— Ah je veux pas voir ça, il va se faire déchiqueter ! crie une vieille femme en cherchant frénétiquement ses lunettes dans son sac.

— Ne fais pas attention à ça mon poussin, c'est des choses de grandes personnes ! fait une mère de famille à son gamin qui se précipite sur les bords du ring improvisé.

Mais je ne prête pas la moindre attention à ce qui se passe autour de moi. J'ai juste aussitôt compris que je n'aurais pas du faire ça. Mon poignet vient de faire un gros crac ! et l'armure du mec continue de résonner comme un gong. Mon arthrite me fait souffrir le martyr, je viens de me taper la pire honte de toute ma vie – pourtant le facteur s'entraîne depuis vingt ans à ce sport. Je tente le coup du « même pas mal » en essayant désespérément de prendre une mine effrontée malgré la douleur, mais l'autre en face n'est pas dupe – il n'est d'ailleurs pas le seul. Au milieu des moqueries de l'assistance, il me regarde de haut, méprisant, et se retourne vers l'affiche.

Tout penaud je rabats mon bonnet sur les yeux et j'essaye de comprendre pourquoi tout le monde s'est arrêté de parler au moment où je lui ai tapé dessus. La vision de l'affiche me tire de ces réflexions hautement philosophiques :

**WANTED**



**RUBIS 1,000,000**

Ganondorf  
Mort ou vif

Signé : le Roi d'Hyrule

Retirez votre formulaire d'inscription au guichet du château

Pour tous renseignements :

Mail : [king@hyrule.com](mailto:king@hyrule.com)

Tél : 01 17 66 21 42 (\*)

Fax : 01 18 66 21 42

7j/7, 42h/42

(\*) 6 rubis l'appel et 4,2 rubis la minute

Avec photo à l'appui ! On peut y voir le portrait craché d'un Pokémon lançant l'attaque spéciale de sa supra-transformation : c'est un grand gaillard à l'air aussi méchant qu'abruti avec des éclairs qui lui sortent des doigts. Pas très accueillant, le mec ! Mais surtout singulièrement ahuri. Il aurait pu se passer un coup de peigne avant d'entrer dans le photomaton.

Je déchiffre avec peine une inscription en tout petits caractères : « Paix à l'âme du photographe décédé, nous n'avons retrouvé que son appareil ». Quel débile aussi ! Pas besoin de sortir de Polytechnique pour savoir qu'on prend pas de photos n'importe comment sous un arbre en plein orage : on branche son flash d'abord, sinon c'est sous-exposé.

La tête du premier niaiseux me rappelle vaguement quelque chose. Je ne sais pas où j'ai pu le rencontrer... Mais je dois certainement me tromper, attifé comme il est on le remarque à trois cents mètres. Même un aveugle pourrait le retrouver : vu la fumée qu'on voit dans son dos, ça doit pas sentir la rose sous ses aisselles. En tout cas c'est exactement ce qu'il me faut ! Ce million

de rubis tombe à pic pour le chasseur de primes que vais devenir. J'aurai vite fait de tordre le cou à ce bandit de petit chemin.

J'arrive à m'extraire de la masse pour rejoindre la file d'attente au guichet numéro 16 du château royal. Trois personnes parties et une heure quarante-deux minutes de queue plus tard, l'hôtesse prend connaissance de ma requête en lui manifestant autant d'intérêt qu'une statue à un pigeon. Je la comprends sans peine : vanter à sa voisine son nouveau mascara à paillettes est tellement plus passionnant ! Quelques morceaux choisis de l'épique dialogue qui s'ensuivit :

— Voilà, je viens pour...

— Il est ma-gni-fique Germaine ! Tu devineras jamais où je l'ai trouvé.

— ... formulaire d'inscription...

— Raté, ma chère. Je l'ai déniché aux Galeries Farfouillette !

— ... sur l'affiche là derrière...

— Ils l'avaient aussi en fuchsia avec effet lumineux intense, mais je préférais le turquoise aux reflets naturels.

— ... Voilà, c'est tout...

— Et en plus, pour deux achetés, ils te donnent un vernis à ongles brillance extrême gratis ! Tu penses bien que j'en ai profité.

— ... ce n'est pas que je sois pressé, mais voyez-vous...

— S'il vous plaît, cessez de crier aussi fort. Vous ne voyez pas que je suis occupée ?

(...)

— Non monsieur, ce n'est pas le bon service. Les inscriptions se font au troisième étage, bureau vingt-sept bis. Vous prenez l'escalier par ici, couloir de droite, deuxième porte à gauche, vous ne pouvez pas le rater.

(...)

— Y'en a marre à la fin ! Ça fait trois mois que le bureau des inscriptions à déménagé. Vous ne pourriez pas vous tenir au courant, non ? (...) Comment on y va ? Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ? Voyez plutôt le service des renseignements. (...) Non, je ne sais pas *non plus* où se trouve le service des renseignements.

(...)

— Oui, c'est bien ici le bureau des inscriptions. Vous avez votre permis de retrait ?

— Euh...

— Dans ce cas voyez à l'accueil, rez-de-chaussée, guichet numéro 16.

(...)

— Tu veux voir ma nouvelle cire épilatoire ? Elle est sen-sa-tion-nelle !

— ... S'il vous plaît...

— Tu l'appliques avec cet appareil, là, tu vois ?

— ... permis de retrait...

— Ah encore vous ! (...) Mais vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? (...) Si, vous pouviez le savoir : nul n'est censé ignorer la loi. Mais d'ailleurs Germaine, il est bientôt seize heures ! Si on fermait maintenant pour que je te montre où j'ai trouvé ma superbe teinture naturelle sans ammoniac ajouté ?

\*  
\* \*



Me voilà muni du fameux permis de retrait, de l'imprimé 42B, du certificat de validité dûment munis des trois timbres fiscaux payés rubis sur l'ongle, et du formulaire d'autorisation jaune conforme à la nouvelle législation ; toutes ces paperasses qu'il me faut maintenant remplir sans oublier une virgule. C'est pas tout mais avec les péripéties de la journée je commence à avoir la gorge sèche ; je me dirige donc vers le bar du village. Et puis à l'occasion je trouverai bien quelqu'un qui sait lire ces foutus formulaires et en déjouer les subtilités administratives.

Je pousse les deux battants de la porte du saloon. Mes bottes font craquer le plancher, les éperons cliquettent. On entend au loin les vautours crier après leur prochaine victime, portés par un air lourd de poussière. Je balaie la salle du regard. L'épais nuage de fumée qui n'en finit pas de retomber est alimenté par un groupe d'individus sinistres. Parmi eux je distingue ce coyote de Fornogand, un as de pique coincé dans la botte. La main sur mon boomerang et roulant des mécaniques, je m'avance lentement vers le barman. Ce gros homme débonnaire au front dégarni essuie invariablement les mêmes verres, devant un alignement impressionnant de bouteilles aux formes variées portant toutes l'inscription « whisky ». En arrivant à sa hauteur, je lève lentement la main. Effrayé, le barman recule d'un pas. Le petit groupe du fond s'agite. Paf ! Je viens de rater la mouche, mais pas ma joue. L'atmosphère à couper au couteau qui règne dans la pièce ne se relâche pas pour autant.

— Une grenadine s'il vous plaît ! dis-je tout bas.

— Annabelle ! Une grenadine pour le cow-boy, et plus vite que ça, crie le barman dix fois plus fort que ce que j'aurais voulu.

— Vous avez entendu ça les gars ? Notre héros ne supporte pas l'alcool !

Rires gras provenant des pieds-tendres.

La grenadine arrive. Elle est rouge : sûrement à la fraise, et je suis allergique. « Vous n'en auriez pas une à la menthe ? » je demande timidement. Le barman me lance un regard meurtrier et retourne à son essuyage. Je laisse tomber.

Je m'accoude au comptoir, et me retrouve nez à nez avec mon ancienne maîtresse d'école. Je ne l'avais pas reconnu de dos ; ce vieux débris ne tient encore debout que par miracle, elle doit se retenir au zinc pour ne pas s'écrouler. En tout cas les pendentifs du bonheur ne semblent avoir qu'un effet très limité dans le temps. Malgré sa dernière livraison qui ne date que de deux semaines, elle tente manifestement de noyer son désespoir dans l'alcool.

— Ah bonjour ! *Hips !* C'est bien toi mon petit ?

— Je ne suis plus votre petit, dis-je en tentant désespérément de couvrir les moqueries du fond : « Mon petit ! Vous entendez ça ? »

— Alors petit garnement. Toujours assis *hips !* près du radiateur ? réplique-t-elle pendant que je prends place sur un tabouret.

— Maîtresse, je viens solliciter votre aide. J'ai besoin de remplir un papier pour une quête importante, et...

— Ah, toujours le même ! On préfère les grandes aventures aux bancs de l'école ! dit-elle en agitant l'index. Si seulement *hips !* tu avais pu venir au moins une fois par mois, et si possible ailleurs qu'au cours *hips !* de gymnastique. Alors c'est quoi ton papier ? Fais voir un peu ça.

Je lui tends la fiche d'inscription.

— Toi aussi ! Décidément c'est ma journée. Je viens de remplir celle de ces gentlemen, explique-t-elle en désignant du menton le petit groupe de jeunes, qui semble tout-à-coup captivé par la couleur du plafond.

Elle reprend :

— Alors tu viens pour cette histoire de triforce, comme tous les autres ?

— Euh... Quelle triforce ?

— Ne me dis pas que tu n'en a jamais entendu parler. Tu sais, les trois triangles jaunes qu'on voit partout dans le château ? fit-elle à mon air étonné. Non ? Tu ne vois vraiment pas ?

— Ah ! Mais alors si c'est pas le logo de l'équipe de football, qu'est-ce que ça représente ?

— Ben tu sais, le truc habituel quoi. Je t'épargne l'histoire à dormir debout remplie de déesses, sages, et autres hurluberlus avec leurs prophéties. Tout ce qui compte, c'est que la triforce est de très grande valeur.

— Génial ! Je devrais en tirer un bon prix alors, je m'exclame en pensant à l'usurier auquel je dois encore dix mille rubis.

— Non, ne parle pas d'argent – pas encore. Chaque triangle représente une vertu particulièrement utile pour réussir dans la vie : la tyrannie, le machiavélisme, et la tricherie. Ta femme Zelda possède le premier fragment, qu'elle a hérité de son père. Le fameux *hips* ! Ganondorf – quel vilain garnement celui-là, je ne compte plus les grenouilles qu'il a mises dans mon tiroir – est détenteur du deuxième. Et le troisième... bah en fait personne ne sait. Il a sans doute rejoint la collection privée de quelque milliardaire.

— Ah la garce ! Elle s'est bien gardée de me le dire, ce qu'elle cachait dans son coffret à bijoux. C'était donc ça. Et le fric là-dedans ?

— C'est juste que si les trois fragments de la triforce sont réunis, ils fusionnent en un gros diamant.

Voilà qui va faire plaisir à Zelda ! Je vais retrouver ces cailloux et j'aurai enfin la paix. Avec un peu de chance elle m'autorisera même à mettre des semelles orthopédiques dans mes patins.

— Bon c'est pas que je m'ennuie, mais j'ai encore des copies à corriger. Alors passons à ton formulaire, veux-tu. Prénom ?

— Link

— Vraiment ? Je croyais que c'était un pseudonyme. Ils t'ont pas gâté... Et le nom ?

— Comment voulez-vous que je sache ? Nintendo ne m'en a jamais donné.

La maîtresse fait un grand trait, et poursuit :

— État matrimonial ?

— Euh... Vous pouvez mettre « incertain ».

— Date de naissance ?

— Jeudi.

— Niveau d'études ?

— Baccalauréat.

— menteur ! Tu as été radié de l'examen pour fraude et tricherie, rappelle la maîtresse intran-sigeante.

— Euh oui, j'avais oublié. Je me demande comment elle fait pour se souvenir de tout ça.

Après m'avoir encore posé une demi-douzaine de questions, relatives au numéro de sécurité sociale de ma grand-mère paternelle et à la date de ma dernière vaccination antitétanique, la maîtresse me demande de signer. Je fais rapidement une croix dans la case, puis je bredouille de vagues remerciements avant de prendre les jambes à mon cou pour vomir dehors. Rah ! Je n'aurais pas tenu une minute supplémentaire exposé à cette haleine qui sentait aussi fortement l'alcool que le mois. L'air frais me redonne quelques forces. Après avoir déposé mon formulaire dûment complété au château, je me dirige vers l'auberge.

## Chapitre 3

# Chasse aux rubis

*Où l'on apprend que si tout travail mérite salaire, la proportionnalité n'est pas de mise.*

FORTY-TWO — En raison du procès pour diffamation intenté par Nintendo contre le héros de cette histoire, la maison d'édition a décidé de me confier le poste de rédacteur. Par conséquent, la suite du récit sera rédigée sous ma plume et à la troisième personne.

LINK *grommelant dans la barbe qu'il n'a pas* — Pff... Censeur ! Bourreau ! La Liberté d'Expression t'en fais quoi ? Et les Droits de l'Homme ? Je vais pas me laisser faire.

FORTY-TWO *tout bas mais énervé* — Ah mais je vais t'apprendre à saboter mon manuscrit. Viens voir un peu dans le couloir... Jetons auparavant un voile pudique sur cette scène d'une rare violence susceptible d'heurter la sensibilité des plus jeunes.

*Porte qui s'ouvre. Pif ! paf ! Schtonk ! Humpf ! Porte qui se ferme.*

FORTY-TWO *seul dans la pièce* — Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, veuillez nous excuser pour ce léger différent entre mon associé et moi-même, tout est réglé à présent.

N'ayant plus un rubis en poche, Link savait pertinemment que ses exploits préhistoriques ne suffiraient pas à convaincre l'aubergiste de lui filer une chambre à l'œil. Certes, en couchant à la belle étoile, il aurait pu bénéficier d'un lit au charme rustique indéniable, avec initiation gratuite à l'astronomie puis étude comparative des insectes volants. Cette perspective n'étant pas des plus réjouissantes, il énuméra mentalement ses différentes sources de revenus. « Retraite ? J'ai pas assez cotisé. Jeu des coffres ? Le mec a fini par comprendre que j'avais un monocle de vérité. Tir à l'arc ? Ma myopie m'empêche de voir net à plus de trois mètres. Lancer de bombes ? Raah non cette saleté de poule de la fin n'a pas arrêté d'engraisser, on peut plus passer. » La triste vérité finit par s'imposer : il ne lui restait plus que les grottes secrètes.

Résigné, Link se rendit à l'entrée du village, devant le grand, majestueux et centenaire chêne qui gêne bien le passage. Il déposa son bazar à côté sur l'herbe, en tira une bombe et un briquet. Après moult tentatives infructueuses, force fut de constater que le briquet avait rendu l'âme depuis belle lurette et ne contenait plus une goutte d'essence<sup>1</sup>.

FORTY-TWO — Petite parenthèse dans le récit des exploits de notre héros, qui a tellement insisté pour prendre la parole que je ne peux la lui refuser.

LINK *innocent* — Seulement parce que j'ai insisté ? Pourtant je ne fais que ça depuis deux semaines, et là tout à coup...

FORTY-TWO *faussement étonné* — Ah bon ? J'avais pas remarqué.

---

1. Au diable les historiens pointilleux prétendant que l'essence n'existait pas au Moyen Âge. Il s'agit bien entendu d'essence naturelle de petroleum dieselus.

LINK *imperturbable* — Pourquoi tu n'avoues pas avoir accepté parce que j'ai pris des leçons de karaté ?

ÉDITEUR *très intéressé* — Hein, pourquoi tu leur dis pas ?

FORTY-TWO *qui cherche désespérément à changer de sujet* — Ça n'intéresse personne. Et puis d'abord c'est même pas vrai.

LINK *haussant le ton* — Comment ça ? Tu me traites de menteur maintenant ?

ÉDITEUR *agacé* — Vous n'êtes pas très productifs là ! Il me faut le prochain chapitre ce soir sur mon bureau. Alors au boulot !

FORTY-TWO *soulagé, à lui-même* — Ouf ! Je l'ai échappée belle.

LINK *qui a tout entendu* — Toi tu vas voir à la pause café. . .

C'est bon ? C'est moi qui parle là ?

FORTY-TWO — Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

ÉDITEUR — Ha ha ha !

LINK — Très drôle.

Alors. . . Hum hum. Vous avez entendu parler du jeu vidéo miteux sur moi, sorti par les misérables va-nu-pieds de *censuré par la justice* ?

FORTY-TWO — Eh oui je t'avais prévenu, mais tu veux rien entendre. *Aucun* nom avant la fin du procès.

LINK *contenant sa rage à grand peine* — . . .

Je suppose qu'aucun lecteur ne s'est posé la question. Jusqu'à preuve du contraire, le héros de l'histoire, c'est bien moi, non ? Celui qui doit subir le Top 10 des monstres à l'haleine la plus putride, errer des heures interminables dans des couloirs moisis en éternuant toutes les cinq minutes, se coltiner des kilomètres de course jour et nuit. . . c'est aussi moi ! Vous aimeriez sans doute savoir pourquoi tous les jeux relatant mes exploits portent le nom de ma femme ? <sup>2</sup> Alors que la « malheureuse » restait bien au chaud dans sa tour, avec chauffage central, bouillotte, trois repas quotidiens, et bien entendu ma carte de crédit et sa garde robe complète.

Vous comprendrez mieux avec une photo de Zelda des années 50, et une de l'épouse du P.-D.G. de Nintendo prise à la même date. Prenez respectivement la couverture de *Playboy* et celle de *80 ans et plus qu'une dent*, cela reviendra au même. Inutile de vous dire que mes arguments les plus convaincants n'ont pas fait le poids. Je peux m'estimer heureux d'avoir pu sauver quelques parcelles de dignité. Si je n'avais pas insisté, ils auraient sous-titré Zelda 3 « Send Link to the past ».

D'ailleurs parlons-en, de ce jeu. L'espèce de nabot vert sensé incarner mon génie, ma force, mon courage, ma détermination, —

FORTY-TWO — Oui c'est bon on a compris !

LINK *menaçant* — Oh toi ça va !

FORTY-TWO *se souvenant des leçons de karaté* — Ok ok, je me tais. . . Si on peut plus rien dire dans cette maison.

---

2. Le premier qui dit « non » . . .

Donc je disais que ce mecton, qu'une erreur de casting n'a pas destiné à « Barbie et son poney rose », utilise un tas de raccourcis qui occultent complètement les petits détails rendant si difficile la vie des héros comme moi. Par exemple, comment fait-il pour allumer ses bombes en moins d'une seconde, sans sortir allumette ni briquet ? Et toujours à la même vitesse, même en plein courant d'air et sous la pluie ?

FORTY-TWO — C'est bon t'as poussé ton coup de gueule ? Je peux continuer *mon* manuscrit ?

Le briquet et ses réserves de magie étant à sec, Link fut contraint de recourir aux bonnes vieilles méthodes de ses ancêtres : les deux silex d'une part, la patience de l'autre. Après un quart d'heure de cognie ininterrompue, il parvint à produire l'étincelle salvatrice qui alluma la mèche de la bombe.

Tel un soldat de la dernière guerre, il balança sa grenade par-dessus les barbelés. Tel un gamin apeuré se réfugiant derrière la jupe de sa mère, il —

LINK *en colère* — Il était temps que je revienne ! Je peux même pas prendre un café que tu me joues des mauvais tours dans mon dos. Allez corrige-moi ça illico !

Tel un commando en mission-ultra-secrète-pour-au-moins-trois-gouvernements, le super-agent Link Bond décoré de la Medal of Honor, de l'Ordre National du mérite et de prestigieuse Victoria Cross, se glissa à pas de loups derrière les buissons fortifiés et s'adossa à l'abreuvoir blindé situé un peu plus loin, le détonateur du C4 à la main. Quelques secondes plus tard, la déflagration résonna dans tout le village non sans briser quelques vitres, tandis que des morceaux de terre fumants retombaient sur le casque de notre héros.

La réaction ennemie ne se fit pas attendre : la fumée ne s'était pas encore dissipée que les volets des maisons voisines s'ouvrirent avec force claquement, et l'ennemi surgit, tous bigoudis dehors. Ils eurent tôt fait de localiser le terroriste au moyen de leurs puissants projecteurs, et poussèrent leur cri de guerre en noyant l'infortuné sous un flot d'injures. Puis les snipers passèrent à l'attaque ; les traîtres ne balançaient que des munitions de gros calibre : bouteilles (pleines), bottes (cloutées), rouleaux (à pâtisserie), pour ne citer que les moins dangereux. Mais grâce à l'entraînement de choc – et à munitions réelles s'il vous plaît – suivi sous les ordres du colonel Zelda durant de longues années, Link évita les projectiles sans difficulté et ne déplora pas la moindre égratignure.

Sa joie à la fermeture des volets fut de courte durée : à peine venait-il d'essuyer la première vague qu'une seconde se profilait au loin. On entendait déjà le grondement sourd des chars en approche ; le radar se couvrit d'une nuée de points verts progressant à grande vitesse. Ça y est ! Nous avons un contact visuel. Une bonne douzaine d'~~aliens~~ poules en furie, rescapées de la destruction de leur poulailler (due aux pierres soufflées par l'explosion) se ruaient sur Link en formation d'attaque. Ce dernier eut à peine le temps de pousser son matériel dans le trou avant de faire une roulade sur le côté pour le rejoindre, tout ça au moment où les poules bondissaient, prêtes à distribuer les coups de bec.

Une fraction de seconde plus tard, Link ne put réprimer un sourire en entendant une série de « plouf ! » sonores, signe que dans leur élan les poules avaient amerri en plein sur l'abreuvoir. Tous les plaisirs ont une fin, mais certains plus vite que d'autres : une autre fraction de seconde plus tard, Link poussa un hurlement de douleur en s'écrasant sur la pointe de son épée rouillée : « Et c'est reparti, je vais encore attraper le tétanos ! » Penchées au-dessus du trou, les poules ne se gênaient pas pour rigoler, ce qui se manifesta par l'émission d'une sorte de gloussement hystérique collectif. Un lancer de boomerang et un œil au beurre noir plus tard, la grotte retrouva un relatif silence que seule venait perturber une fuite d'eau quelque part au plafond.

Des coffres ouverts voire éventrés gisaient un peu partout dans la caverne, signe que Link était déjà passé par-là auparavant. On pouvait apercevoir au fond, derrière une mare d'eau stagnante et quelques stalagmites, une demi-douzaine de pots en terre cuite alignés selon un demi-cercle quasi parfait. Une lueur mauvaise apparut au fond des yeux de Link quand il saisit son épée ; il se plaça au centre du demi-cercle et exécuta admirablement bien son attaque tournoyante, sans glisser ni tomber – ce qui est chose remarquable. Les pots volèrent en éclats, et l'on ne put que constater l'inutilité de cette par ailleurs fort belle démonstration de force, car les pots étaient vides ! Tous !

Link ne prit pas le temps de méditer sur cet événement étrange ; au contraire, pris d'un soudain accès de rage, il shoota comme un forcené dans le premier coffre venu. Bien mal lui en prit, car il en arrivait au point de ne pas savoir ce qui lui faisait le plus mal : sa déception de s'être donné tout ce mal pour rien, les coupures qu'il s'infligeait en marchant sur les éclats de terre cuite qui jonchaient le sol, ou bien ses doigts de pieds qui n'arrêtaient pas de gonfler. Si le coffre n'avait pas bougé d'un millimètre, il n'en vibrerait pas moins et toute la caverne résonnait au point de faire trembler les stalactites, dont un se détacha avec un craquement sinistre avant de s'écraser à grand bruit sur le sol, au milieu d'un nuage de poussière.

Link arrêta net la danse de zoulou à laquelle il se livrait en tenant son pied droit dans les mains. Il était comme subjugué par une apparition : là, devant lui, émergeant de la poussière qui se dissipait progressivement, brillant de mille feux, se tenait majestueusement un rubis violet.

FORTY-TWO — T'es sûr que ça existe des rubis violets ? Je croyais que tous les rubis étaient rouges. Ton caillou ne serait pas plutôt une améthyste ?

LINK *d'un ton supérieur* — Cherche pas à comprendre pauvre ignorant, écris ce que je dis, point barre.

FORTY-TWO — Ah mais c'est que tu dois une explication au lecteur !

ÉDITEUR — Et à moi aussi d'ailleurs. . . J'aimerais comprendre !

LINK — Pour tout vous dire, je n'ai fait que réutiliser le vocabulaire pourri répandu par *censuré par la justice*. Étonnez-vous après que tous les petits japonais soient persuadés qu'un rubis est vert, que la lune possède mâchoires et système oculaire, ou encore qu'il suffit de cliquer sur *Nouvelle partie* quand on a un pépin dans la vie ? Moi, Link, héros de l'hyperespace, je suis obligé de me livrer à ces bassesses pour me faire comprendre. . . *lyrique* Où va le monde ? . . .

FORTY-TWO — J'en sais rien. À l'avenir, épargne-nous tes considérations philosophiques, tu veux bien ?

Ce n'est que lorsque le bourdonnement devint franchement bruyant que Link sortit de son état semi-comateux pour se préoccuper de ce qui se passait autour de lui. Il devait avoir épuisé son (maigre) quota de chance du jour, car la réalité le gifla violemment : un nuage de frelons se condensait juste sous ses yeux, sans doute constitué des rescapés de l'essaim déguisé en stalactite qui venait de s'écraser par terre. Link eut tôt fait de retrouver sa lucidité devant les intentions visiblement belliqueuses des insectes. Vif comme l'éclair, il saisit le rubis qui clignotait déjà et fonça vers l'entrée de la grotte pour l'escalader.

LINK — Notez que la présence d'ascenseurs magiques dans le jeu vidéo n'est que pure fiction des cerveaux malades des mecs de chez vous-savez-qui.

FORTY-TWO — Je note un progrès sensible : l'autocensure. Tu n'as pas cité de nom cette fois !

LINK — Oh toi la ferme ! Et puis d'abord j'ai pas peur de toi, même si tu viens de prendre des leçons de taekwondo.

FORTY-TWO — Mais bien sûr ! Et la marmotte elle met le chocolat dans le papier d'aluminium.

LINK *serrant les poings* — Ah si je me retenais pas. . .

FORTY-TWO — Surtout ne te gêne pas ! Y'a toute la place qu'il faut dans le couloir.

LINK *faisant comme s'il n'avait pas entendu* — Ouais donc à propos des ascenseurs. Leurs couleurs chatoyantes, l'air niais que prend ce gars qui pourrait être ma petite sœur quand il lévite miraculeusement vers la sortie. Ladite sortie étant systématiquement éclairée par un projecteur d'au moins 15 000 W pour qu'on ne puisse pas voir les paquets de câbles et autres engrenages situés derrière. Tout ça n'est que poudre aux yeux pour rabaisser le dur métier de héros. D'ailleurs notre syndicat va porter plainte pour publicité mensongère, méthodes illégales de recrutement, tromperie sur la marchandise, exploitation de mineurs par personne ayant autorité, retrait scandaleux des primes de risques, diminu—

FORTY-TWO — On n'est pas en campagne électorale, alors abrège s'il te plaît. C'est pas Lutte Ouvrière ici !

ÉDITEUR *innocemment* — Au fait y'a combien de membres dans ton syndicat ? Parce que je croyais que tu étais le seul véritable héros sur cette terre.

LINK *faisant encore comme s'il n'avait pas entendu, mais lançant un regard noir en direction de notre éditeur bien aimé* — Bref tout ça pour dire que dans la vraie vie, pas de lévitation ni de téléportation dans chaque petite grotte. Ça coûte les yeux de la tête parce qu'il faut les faire inspecter chaque mois par un technicien agréé. . .

Donc Link, sérieusement motivé par l'essaim de frelons tous dards dehors, escalada en vitesse l'entrée de la grotte et se retrouva à l'extérieur. Il se dépêcha d'enlever sa tunique pour en couvrir le trou et ainsi bloquer les frelons à l'intérieur. Puis il alluma une bombe restée sur l'herbe et jeta sa bonbonne de gaz hilarant dans l'ouverture du bunker puis recula précipitamment. La tunique vola quelques mètres plus loin, ainsi que les pierres qu'il avait pris soin de poser pour la retenir au sol. Link put enfin descendre récupérer son matos.

## Chapitre 4

### Le messager

*Où l'on voit à quoi en est réduit l'auteur pour mériter sa maigre pitance quotidienne, et où le lecteur peut découvrir le fleuron des auberges hyliennes.*

Fourbu, éreinté, les jambes en compote, notre héros arriva à l'auberge. Il était tard ; le patron somnolait sur le comptoir. Un fait insolite attira immédiatement l'attention de Link : l'aubergiste avait réussi à attirer un autre client dans son coupe-gorge, assis dans la pénombre. Fornogand ! Encore lui ! Feignant de ne point l'avoir vu, Link bomba le torse et entreprit de réveiller le farouche gardien des lieux. Il prit la chambre la plus chère qui restait, « celle avec terrasse », demanda qu'on le réveille à six heures le lendemain matin, puis monta rapidement à l'étage pour se coucher.

Quand il entendit la porte se refermer, l'aubergiste se glissa silencieusement près de Fornogand. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, une enveloppe rebondie changea de propriétaire, puis le tenancier de l'auberge regagna son poste avec une surprenante agilité.

Mais non pas pour dormir. Décidément, cette journée n'était pas ordinaire. En évitant de faire trop de bruit, il fouilla sous son comptoir pour en extraire une peau de chamois ainsi qu'une énorme bouteille de Saint Cram Multi-Usages Senteur des Pins Forestiers de la Haute Montagne Enneigée à l'essence naturelle de banane.

ÉDITEUR — Et un petit message de notre sponsor officiel

*Jingle*

Avec Saint Cram Multi-Usages Senteur des Pins Forestiers de la Montagne de la Haute Montagne Enneigée à l'essence naturelle de banane, votre parquet rayonnera de mille feux. La cire nouvelle technologie aux micro-billes révolutionnaires qui sèche instantanément et ne glisse pas !

*Jingle*

LINK *à part* — Hum hum, « sèche instantanément », intéressant... Et puis « ne glisse pas »... Ça m'éviterait peut-être de prendre des patins ça... Faut que je note le nom quelque part.

ÉDITEUR — Voilà, c'était le message de notre sponsor officiel, et surtout n'oubliez pas : pour vos carrelages et parquets vitrifiés, Saint Cram est votre allié !

FORTY-TWO — La prochaine fois tu préviens avant de faire ça. J'ai pas l'intention de parsemer mon manuscrit de messages publicitaires débi—

ÉDITEUR *imposant le respect* — La ferme. C'est eux qui te payent n'oublie pas.

FORTY-TWO *à lui-même* — Groupes ! *très fort* Et surtout n'oubliez pas : pour vos carrelages et parquets vitrifiés, Saint Cram est votre allié !



Puis il monta les escaliers et entreprit de frotter consciencieusement la première marche jusqu'à pouvoir se mirer dedans. Cette vision d'horreur ne parut pas l'émouvoir outre mesure, car il redescendit en arborant un sourire satisfait. Ce travail de professionnel sembla contenter Fornogand qui partit encore plus content de sa personne que d'habitude.

Link arriva dans sa chambre en traînant des pieds. « La plus chère paraît-il. J'ai pitié pour les autres clients ! » En effet, ce qu'il restait de papier peint sur les murs tombait en lambeaux. Le nuage de moucherons cachait par intermittence les tâches de moisi qui parsemaient le plafond et les fissures du plâtre qui s'effritaient, tandis que les cafards se battaient pour trouver une place de parking dans les rainures du plancher. Link n'osa pas toucher l'unique robinet du lavabo microscopique et fendu qui trônait lamentablement dans un coin. En ouvrant la fenêtre dont seulement quelques carreaux avaient été épargnés par les vandales, il s'attendit au pire pour la terrasse. . . et se retrouva devant un minuscule balcon au garde fou branlant, avec vue imprenable sur le local à poubelles grand ouvert. La délicate brise du soir était submergée par un flot épais d'odeurs pestilentielles agressant les narines pourtant engourdies de notre héros, qui se dépêcha de refermer la fenêtre – symboliquement, à cause des carreaux brisés.

Le mobilier était un peu mieux que le reste, même si ça ne voulait pas dire grande chose. Le minimum syndical : une table bancale rongée par les termites, une armoire sans portes, un lit au moins bicentenaire.

En essayant d'imaginer que la fenêtre avait des doubles vitrages haute sécurité, Link s'endormit très vite malgré la pince à linge qui lui bouchait les narines. Ce repos pourtant bien mérité fut de courte durée. Quelqu'un semblait l'appeler, tout près de lui. Une voix bien connue, trop connue. Une voix qui l'appelait : « Link. . . Link. . . Réveille-toi ! » Il sursauta, ouvrit un œil, puis deux, balaya la chambre du regard. Personne. La voix semblait venir du plus profond de son cerveau endormi, c'est-à-dire de pas très loin en fait.

« À l'aide ! À l'aide ! Je suis prisonnière dans le donjon du château. Je m'appelle Zelda. Le sorcier Agahnim a ensorcelé — »

LINK *irrité* — Eh tu joues à quoi là ? T'as fini de remuer les mauvais souvenirs ?

FORTY-TWO — Oups désolé ! C'est que dans le feu de l'action. . .

LINK *très irrité* — Ouais c'est ça le feu de l'action. . . Tu me prends pour un imbécile ? Je suis en train de dormir dans l'histoire, je vois pas très bien où y'a de l'action !

FORTY-TWO *moqueur* — Oh mais chez toi c'est un sport olympique. D'ailleurs tu y consacres un temps non négligeable, toutes les nuits, et même une grande partie de la journée.

LINK *se jetant sur lui* — Tu vas voir si je suis en train de dormir là ! Prend ça pour voir !

*Link flanque un direct du droit en direction de Forty-two qui l'évite habilement. Notre éditeur bien aimé qui se levait pour s'interposer se reçoit la patate en pleine figure. Schtonk ! Il chancelle et s'écroule comme une masse.*

LINK *très gêné* — Euh. . . Monsieur ? Ça va ? Vous allez bien ?

*Le nez en sang, notre éditeur bien aimé prend appui sur le bord de la table pour se relever.*

ÉDITEUR *pointant un index accusateur en direction du boxeur* — Toi ! Demi-tour circulaire. Dehors !

FORTY-TWO *mentant effrontément* — Mais. . . euh. . . comment je vais faire tout seul ? Je la connais pas l'histoire, moi !

ÉDITEUR *ignorant Forty-two* — Dehors j'ai dit !

FORTY-TWO *d'une voix suave* — Et puis tout seul je risque d'aller moins vite. . . Ça va coûter de l'argent.

*Tilt! Forty-two avait prononcé le mot magique.*

ÉDITEUR *tout gentil* — Ah... Euh... Non mais en fait je rigolais... Reste, reste mon ami...

Donc Link entendait des voix. Quelqu'un lui parlait, ou plutôt lui criait dessus par télépathie :  
« Eh gros lard ! T'oublies pas tes cachets, hein ? J'ai pas envie de payer l'hôpital non plus. Tu claques assez de fric comme ça dans les courses. »

Même là.

Même à distance elle ne pouvait pas s'empêcher de le manipuler, de lui saper le moral, de l'engueuler, de le désta—

LINK — Oh c'est bon ! On a compris ! Pas besoin d'en rajouter non plus. C'est déjà assez... hum... *petite voix* humiliant comme ça.

ÉDITEUR *sautant sur l'occasion* — Tu laisses Forty-two parler, à la fin ? C'est lui le rédacteur aux dernières nouvelles. Toi tu racontes. Lui il écrit. Alors tu parles que si on te le demande. C'est clair ?

LINK *tout bas* — Oui, et toi t'empoches les bénéfices... *tout haut* Oui oui, très clair.

« Elle n'aurait pas pu dire ça cinq minutes plus tôt, non ? » pesta Link en sortant du lit. Il secoua sa boîte de comprimés, en fit sortir quatre pilules multicolores, et prit son verre. Il resta de longues secondes le bras levé, inspectant l'état du lavabo, puis décida d'avalier ses cachets sans eau. Ce qu'il fit avec la grimace coutumière avant de retourner se coucher.

Pas de chance pour lui, les heures à venir allaient s'avérer particulièrement agitées. Au beau milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut par un bruit de verre brisé. Une pierre venait de bousiller le dernier carreau intact du battant gauche de la fenêtre.

— Monsieur Link ! Monsieur Link !

Quelqu'un l'appelait de la fenêtre à voix basse. Furieux d'être ainsi dérangé, Link s'approcha de la fenêtre en prenant soin d'éviter les morceaux de verre qui jonchaient la chambre, menaçant dangereusement la plante de ses pieds délicats. Il ouvrit la fenêtre et se pencha au balcon, en retenant sa respiration à cause du local à poubelles. Un homme tentait de l'apercevoir, le cou tordu vers le premier étage. Il avait une cape noire et cachait son visage sous un chapeau à larges bords.

— Vous êtes réveillé ? fit le mystérieux inconnu

— Ah parce que j'ai l'air endormi ? Ça vous aurait brûlé les doigts de m'envoyer un mail au lieu de me réveiller en pleine nuit ?

— C'est que... , fit l'homme en regardant furtivement autour de lui, notre entrevue doit rester secrète. Je viens au nom du Roi, dit-il en se rapprochant de Link.

Puis l'homme releva son chapeau pour montrer son visage. Link le reconnut immédiatement, ce qui eut pour effet de l'énerver encore un peu plus, si cela était encore possible :

— Ah ! Mais c'est notre cher Bernard ! cria-t-il en insistant sur le nom de l'homme. Alors ça va mon petit Bernard ? La forme ? Oh et puis on a été promu général à ce que je vois !

On pouvait en effet distinguer les galons, car le soldat avait ouvert sa cape sur le devant.

— Ne bouge surtout pas, j'ai quelque chose pour toi.

— Comment ça ? C'est plutôt moi qui ai une commission pour vous ! protesta-t-il interloqué.

— Ne bouge pas ! lança Link en retournant dans sa chambre.

\*  
\* \*

Mamie Jacotte, cuisinière de son état, avait peine à trouver le sommeil cette nuit-là. Pour commencer, un jeune délinquant s'était amusé à lancer des pétards au beau milieu de la nuit. Ensuite, son poulailler s'était rebellé à grand bruit et avait mis une bonne demi-heure pour retrouver le calme. Et maintenant voilà qu'un autre fauteur de troubles s'amusait à balancer des cailloux sur les vitres de l'auberge! Décidée à en avoir le cœur net et à coincer les vilains garnements, mamie Jacotte descendit silencieusement les escaliers – enfin, silencieusement pour elle, c'est-à-dire en imitant à la perfection la course d'un troupeau d'éléphants qui vient d'apercevoir une touffe d'herbe encore verte au milieu de la savane. Elle se cacha derrière un arbre qui bordait la place pour observer la scène, les yeux étincelants de rage.

À son grand regret le galopin avait pris ses précautions : il était entièrement caché par une immense cape noire trop grande pour lui qui traînait par terre. Mais elle ne se laissa pas démonter pour autant, et murmura pour elle-même : « Tu ne perds rien pour attendre, mon gaillard ! C'est pas demain la veille qu'on échappera à mamie Jacotte ! »

— Ah ! Mais c'est notre cher Bernard ! entendit-elle distinctement.

« Ça y est ! Des noms ! Ils se dénoncent, les crapules ! » s'exclama notre audacieuse grand-mère en son for intérieur.

Alors qu'elle n'avait pas fini sa phrase, il y eut du mouvement dans l'auberge, au premier étage. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle vit au-dessus de celui qui avait lancé la pierre, un autre homme, ou plutôt un gamin étant donné sa taille ; il venait de rentrer précipitamment dans sa chambre.

« Il m'a vue, j'en suis sûre ! Le trouillard est retourné dans sa cachette. »

Mais elle attendit patiemment que quelque chose se passe. Elle ne fut pas déçue côté bruit ; la fenêtre de l'auberge laissait échapper toutes sortes de pollutions sonores. D'abord un vrombissement assourdissant, puis comme une explosion, et juste après comme un liquide qu'on verserait dans un récipient.

« Il prend un bain à cette heure-ci ? Pas croyable ! Il est courageux parce vu l'état des canalisations... »

\*  
\* \*

« Faire attendre un envoyé du Roi ! L'impertinent ! » pesta Bernard en tremblant, sans savoir si c'était de rage ou de froid.

« Fait pas chaud ici. On se gèle. Vivement de retour au château ! Et dire que pendant ce temps là ces veinards raffent la mise au poker... »

\*  
\* \*

Soudain le gamin déboucha en trombe de la chambre, semblant porter quelque chose de lourd. L'homme à la cape esquissa un mouvement de fuite, mais trop tard : un déluge s'abattit sur lui, son acolyte venait de lui déverser le contenu d'un énorme pot de chambre en plein sur le crâne.

LINK *surchauffé* — Et pan ! Dans les dents !

ÉDITEUR et FORTY-TWO *le regard noir* — ...

LINK — Désolé les gars... C'était plus fort que moi. J'ai pas pu m'en empêcher.

« Intéressant... Règlement de comptes, hein ? » pensa mamie Jacotte.

L'infortuné complice cria son désespoir, et ôta sa cape pour la faire sécher plus loin. Mamie Jacotte vit que l'homme brillait sous la lune indifférente aux vaines passions humaines. Plus exactement il portait une armure qui étincelait sous l'astre de la nuit.

« Un soldat ! Je parie que c'est un soldat ! ... Du Roi en plus, je reconnais le blason ! »

Jugeant en avoir suffisamment vu, mamie Jacotte s'en retourna dans sa chambre. Elle fulminait à voix basse : « ... décadents ... de mon temps ... fusillés sévèrement ... inadmissible ... porter plainte ... vont m'entendre ! ».

\*  
\* \*

— Et ça c'est pour m'avoir si gentiment trahi alors que tu *savais* !

— Mais... de quoi tu parles ? protesta Bernard maintenant trempé comme une soupe.

— Tu *savais* ! Et tu ne m'as rien dit. Traître ! balança Link en lui jetant le seau à la figure.

— Mais je savais quoi ? fit Bernard d'un ton peu convaincant, évitant de justesse le projectile qui finit sa course dans les buissons.

— Ne fais pas l'innocent, hypocrite ! explosa Link. Je suis pas d'humeur à rigoler. Mais alors vraiment pas ! ajouta-t-il alors que cela était totalement superflu.

— Oui... Bon... Je sais... J'aurais dû t'en parler... fit Bernard en se tortillant, les mains dans le dos et le regard fixé sur ses pieds, tel un écolier honteux de ne pas savoir sa leçon.

— Arg ! Je... Toi... Espèce de... Mrmb !

Incapable de tenir des propos cohérents, Link claqua ce qu'il restait de la fenêtre et retourna au lit, laissant notre pauvre Bernard trempé jusqu'aux os méditer seul sur son triste sort.

LINK *vociférant* — « Pauvre » Bernard ! Ah ça c'est la meilleure ! J'y crois pas ! Tu le fais exprès ou quoi ? Attends ce mec est plein aux as ! Il est général en chef des armées du Roi. Et tu veux me faire croire qu'il est sans le sou ?

FORTY-TWO — Mais, euh, c'est une expression. Ça ne veut pas dire qu'il est pauvre en fait.

LINK — Alors pourquoi tu l'écris ? Hein ? Je peux savoir ? Et puis « triste sort » ! J'hallucine ! J'ai connu des gens nettement plus malheureux que lui. Moi par exemple !

FORTY-TWO — Ben, en fait... Je sais pas... *Voyant arriver notre éditeur bien aimé*. Oh et puis tu m'embêtes avec tes questions. J'écris ce que je veux.

\*  
\* \*

Un peu plus tard dans la nuit, un homme se glissa dans l'auberge. Ses bottes couinaient sur le sol, et de l'eau dégoulinait de sa cape. Bernard, c'était bien lui, vit avec soulagement que l'aubergiste était endormi : il allait pouvoir passer inaperçu. Avec la grâce d'un hippopotame unijambiste, il escalada l'escalier, posa le pied sur la dernière marche, et... trou noir.

\*  
\* \*

Pif paf! L'aubergiste donna une autre paire de claques à Bernard, qui cette fois esquissa un mouvement.

— Où... Où-suis-je? Ah ma tête...

Il palpa le sommet de son crâne, notant la présence nouvelle et anormale d'une éminence de chair dure, dont la température excédait légèrement la normale<sup>1</sup>.

— Aïe! fit-il malgré lui, puis se tournant vers l'aubergiste, il lui demanda : Que m'est-il arrivé?

— Euh, vous avez glissé dans l'escalier... fit-il gêné, en évitant le regard du blessé.

Ayant repris ses esprits, Bernard se souvint de sa mission. Tant pis si on l'avait vu dans cet accoutrement, le devoir avant tout.

— Excusez-moi, pouvez-vous m'indiquer le numéro de chambre de M. Link?

— Monsieur, vous êtes dans un établissement respectable, on ne donne pas les numéros de chambre! lâcha l'aubergiste faussement offusqué, pressentant quelque profit facile.

— Au nom du Roi, je vous somme de me donner sa chambre! s'énerma Bernard excédé par tant de mauvaise foi.

Une poignée de secondes plus tard, Bernard tambourina à la porte de Link avec un sourire sadique, en y mettant toute sa force. Il entendit avec délectation Link se réveiller pour la troisième fois de la nuit.

— Encore *toi!* Tu *oses* revenir ici? gueula Link en faisant mine de claquer la porte. Bernard mit le pied en travers du seuil pour l'en empêcher.

— Oh oh, on se calme... Je viens de la part du Roi. Juste pour un message.

Déstabilisé devant ce soudain aplomb, Link resta néanmoins suspicieux et ne laissa pas Bernard entrer. Il voulut prendre le parchemin qu'on lui tendait, mais Bernard réagit très vite :

— Hep! On signe d'abord.

En maugréant, Link fit un gribouillis sur la feuille que Bernard lui mit sous les yeux, s'empara du message, et retourna au lit non sans claquer bruyamment la porte derrière lui. Une fois confortablement installé dans les ouvertures draps rembourrés, il alluma sa chandelle de chevet, mit ses lunettes, et brisa le cachet du message. Un petit papier s'envola aussitôt et atterrit juste sur la flamme de la bougie, où il se réduisit instantanément en cendres. Sans prêter la moindre attention à cet événement pourtant capital, Link commença la lecture :

*Cher sujet,*

*Mes conseillers m'ont saisi d'une affaire de la plus haute importance. L'intégrité de mon royaume est menacée, les plus hautes institutions de l'État sont en danger!*

*Je ne puis t'en dire plus dans ce message, viens demain au château et nous pourrions parler sans craindre la présence d'indiscrets organes auditifs.*

*Pour conserver le secret total de notre entrevue, personne n'est averti au château, pas même les gardes. Tu as normalement dû recevoir dans ce message un laissez-passer qui te permettra d'entrer sans problème.*

« Oups! » fit Link en regardant du coin de l'œil les cendres amoncelées près de la bougie. Puis il reprit sa lecture :

---

1. Autrement dit, une bosse; mais la première formulation est plus classe, ne trouvez-vous pas?

*Surtout conserve-le précieusement, puisque comme je l'ai déjà dit les gardes ne sont pas avertis de ta venue. Je compte enfin particulièrement sur ta discrétion dans cette affaire : ne parle à personne de notre entrevue, pas même aux soldats que tu croiseras. Si on te pose des questions, dis que c'est à propos de ton inscription pour la chasse au Ganondorf.*

*Signé : le Roi d'Hyrule*

## Chapitre 5

# Péripéties nocturnes

*Où l'on apprend que les cuisinières ont de la force dans les bras.*

Pour une fois, le cerveau de Link démarra au quart de tour. Il échafauda sans plus tarder un de ces plans « géniaux » dont il avait le secret, © ® ™ All rights reserved. Son œil brillait d'une lueur inquiétante lorsqu'il saisit son épée et sortit en trombe de sa chambre ; il arriva au sommet de l'escalier, jeta un regard suspicieux en direction de l'aubergiste qui ponçait des plaques de vernis sur la marche supérieure, et déboula dans la rue. La nuit n'était guère sombre car la pleine lune illuminait le ciel, aussi parvint-il assez facilement à retrouver la trace de Bernard, que les gouttes d'eau dégoulinant encore de ses vêtements mettaient en évidence.

Il rattrapa aisément le soldat qui tremblait de froid, claquait des dents et n'arrêtait pas de renifler. L'épée tirée, il s'approcha silencieusement de lui en courant, puis il leva le bras, et —

LINK *très gêné* — Euh dis, tu pourrais pas sauter ce passage ? C'est ennuyeux comme tout, il se passe rien là. Raconte-leur plutôt le moment où je réduis en kit les quatre hache-viande dans la tour de Ganondorf ! C'est plus palpitant quand même.

FORTY-TWO *se tournant vers Link, avec un sourire sadique jusqu'aux oreilles* — ...

LINK *désespéré, petite voix* — Tu ne crois pas ? ... *très petite voix* Non ? ...

FORTY-TWO *détaché* — Alors... où en étais-je ? Ah oui !

Link courait vers le pauvre Bernard qui ne se doutait de rien. Il brandissait son épée d'un air vengeur, la lame étincelait sous les rayons de la lune.

Au moment de frapper —

LINK *de plus en plus gêné* — Continue sans moi, je... euh... je vais me chercher un café.

*Submergé par un vague de honte incommensurable, Link s'éclipsa discrètement de la salle et referma soigneusement la porte derrière lui.*

\*  
\* \*

La nuit était fraîche mais belle, le ciel dégagé offrait à la vue son tapis d'étoiles scintillantes. À des millions de parsecs de là, les galaxies continuaient imperturbablement leur ballet incessant, les trous noirs dévoraient sans sourciller leurs milliards de tonnes quotidiens. Tout cela dans la

plus pure indifférence du sort malheureux qui guettait le général en chef des armées du Roi. Des nuages de moustiques s'agglutinaient devant les rares fenêtres éclairées encore pourvues de carreaux.

*Le temps commençait à devenir long pour Forty-two qui avait du mal à trouver des phrases pas trop idiotes pour faire passer le temps. Heureusement Link revint aussi timidement qu'il était parti, et reprit sa place habituelle. Derrière lui notre éditeur bien aimé se planta devant la porte, écartant les jambes et croisant les bras comme un vigile.*

*Surpris, Link jeta des regards apeurés tout autour de lui. Il était fait comme un rat ! On pouvait palper la tension qui régnait dans la salle et sentir la panique monter au cerveau du lutin vert. Forty-two pris un air satisfait, et poursuivit nonchalamment son récit pendant que Link scrutait les fissures du plafond comme un peintre professionnel.*

\*  
\* \*

Mamie Jacotte ne parvenait pas à se rendormir. Les récentes péripéties avaient réveillé sa fibre aventureuse, lui rappelant l'époque lointaine où son caractère bien trempé terrorisait les garçons. Après avoir changé cinq fois de côté dans son lit, elle décida de prendre le taureau par les cornes. Elle bondit hors du lit en faisant grincer le plancher et craquer ses os. À peine était-elle arrivée sur le seuil de sa demeure qu'elle entendit une cavalcade précipitée sur les pavés de la rue. Le vilain garnement de l'auberge courait sur les traces du soldat ! Grâce aux reflets de la lune elle vit qu'il brandissait une épée, et prit peur. Avec un sentiment mêlé de crainte mais aussi d'expectation, elle se demanda si elle allait assister à un meurtre.

*Forty-two observait depuis un moment la tension monter au sein de Link, au fur et à mesure que l'échéance fatale approchait. . . Elle atteignait maintenant son paroxysme.*

\*  
\* \*

Avant que Link n'ait pu toucher un seul cheveu de Bernard, celui-ci s'arrêta brusquement pour chercher un mouchoir, et se plia en deux en éternuant. Au même moment Link, sans avoir le temps de réagir, lui passa par-dessus comme à saute-mouton et alla s'écraser la tête la première dans une flaque de boue un peu plus loin. L'épée vola et rebondit plusieurs fois sur les pavés avec un bruit de casserole.

Quand le tintamarre cessa, Bernard releva lentement la tête ; il avait le nez tout rouge et les lèvres bleues à cause du froid. De son côté Link se traîna hors de la marre boueuse et s'essuya le visage.

*Forty-two regrette de ne rien avoir trouvé de mieux que cette inélégante pirouette pour clôturer le long suspense. Toute suggestion d'amélioration des lecteurs est la bienvenue. . .*

Bernard rompit le silence aussi soudain que terrifiant :

— Ah c'est encore toi ! Ça ne te suffit pas de me tremper, il faut que tu me débites en tranches maintenant ?

Encore en état de choc, il n'avait pas pris conscience des intentions belliqueuses de Link à son égard, et demanda naïvement :

— Et tu veux faire quoi avec ce tas de rouille ? fit-il en désignant l'épée qui traînait encore par terre.



— Euh... Je... En fait... Tu vois... C'est mon cure-dents! Euh... À midi j'ai mangé du poulet... et... y'a un bout d'os qui est resté coincé...

Puis Bernard comprit ce à quoi il avait échappé et réagit :

— Tu me prends pour un imbécile? Qu'est-ce que tu faisais à me suivre comme ça en pleine nuit?

— Je te suivais pas! Je... euh... Je prenais l'air!

— En courant et avec une épée à la main?

— Je faisais mon exercice physique du soir! Et puis d'abord pourquoi tu t'es penché comme ça tout à coup? Pour te cacher? Tu te drogues?

— Eh! N'essaye pas de changer de sujet!

Un peu plus loin, mamie Jacotte observait la scène, et commençait à prendre en pitié le pauvre Bernard qui avait déjà tant subi. Aussi décida-t-elle d'intervenir; en faisant claquer sa canne sur les pavés, elle se dirigea vers Link d'un air menaçant. Coupant la parole à Bernard, elle cria sèchement :

— Eh toi! Le vilain garnement! Tu n'as pas honte de martyriser ce représentant du Roi? À ton âge! Prends ça!

*Paf!* Mamie Jacotte venait d'asséner un puissant coup de canne sur le crâne de Link.

— Aïe! Mais je —

— J'ai pas fini, un peu de respect! Tu vas faire tes excuses au monsieur!

— Alors ça c'est —

— Voyou! *Pif!* Canaille! *Paf!* Fripon! *Vlam!*

Link tentait désespérément de parer aux coups de canne massue avec ses mains, mais ses phalanges craquaient. Il revivait le châtement de la règle qu'il avait si bien connu durant son enfance.

Sidéré, la bouche grande ouverte, Bernard ne pouvait dire un mot. Il se ressaisit tout de même et plaça une parole :

— Euh... Madame? ... *pas de réponse* ... Madame! ... *toujours pas de réponse* ... Eh la croulante!

Mamie Jacotte finit par entendre, et fit volte-face.

— Quoi donc mon garçon? De quel ignoble qualificatif m'as-tu désignée? dit-elle en brandissant sa canne.

— Euh... Moi? Mais je n'ai rien dit voyons, se rétracta lâchement l'intéressé.

— Je t'ai parfaitement entendu, tu as distinctement prononcé : « Eh la croulante! » Je ne suis pas sourde; prend ça pour la peine : *paf!*

— Aïe!

Cette mémé qui se croyait tout permis commençait à sérieusement agacer Bernard.

— Oh la ferme grand-mère! *Je* m'occupe de Link, ok? T'as rien à faire ici! cria-t-il en lui décochant un magnifique crochet du droit en pleine mâchoire.

Mamie Jacotte émit un cri suraigu qui se termina en gargouillement : « Hiiiiiiiarglub », puis elle s'écroula comme une masse au milieu de ses jupons.

*L'épée de légende traitée de tas de rouille! Puis réduite à l'état de cure-dents! Se faire taper dessus par une vieille au moins centenaire! Puis être « sauvé » par son pire ennemi. Incapable*

*d'en supporter plus sur ce qui était malheureusement la vérité, il se leva brusquement de sa chaise, trompa la vigilance de notre éditeur bien aimé, et s'enfuit en pleurant.*

FORTY-TWO *moqueur* — C'est ça! Va voir ton psy.

ÉDITEUR *faussement larmoyant* — Snif! Le pauvre! Il veut parler à sa môman...

Link ne perdit pas un instant. Profitant de la stupeur qui s'était emparée de Bernard qui venait de comprendre la gravité de son geste, il saisit son épée, et sans que l'autre puisse esquisser le moindre geste de défense, lui asséna un grand coup sur la nuque avec le plat de la lame. Le soldat s'écoula sans connaissance. Link le tira par les pieds jusque dans les buissons au bord de la rue.

FORTY-TWO — Suite à la cessation d'activité temporaire mais imprévue d'un des membres de notre personnel, nous sommes dans l'impossibilité de poursuivre ce passage. Il va sans dire que des sanctions disciplinaires seront prises contre cet individu méprisable qui n'a pas même pas déposé son préavis de grève.

## Chapitre 6

# Les bienfaits de l'exercice physique

*Où Link fait la démonstration de ses talents de commandement, où la galerie d'art privée du souverain s'enorgueillit d'une nouvelle œuvre, et où le jardinage s'avère une activité à haut risque.*

*Link revint s'asseoir à sa place habituelle. Il avait les yeux rouges et gonflés, et reniflait bruyamment. La perspective d'aventures un peu plus valorisantes lui réchauffa le cœur, si bien qu'il perdit rapidement sa mine défaite.*

À sept heures pétantes, un soldat sortit du village pour se rendre au château. Il semblait mal à l'aise dans son armure trop grande pour lui, ce qui l'obligeait à effectuer des mouvements plus amples que d'ordinaire. C'était un pantin désarticulé qui gesticulait au vu et sus de tout le monde dans le village. Link, car c'était lui, s'amusait comme un petit fou à détruire ainsi la réputation que Bernard s'était laborieusement construite au prix d'oncques sacrifices et moult privations morales.

En arrivant près du petit bâtiment où les soldats gardaient l'entrée, il en vit quatre qui ronflaient affalés sur la table installée au centre de la pièce, au milieu des cartes et des chopes de bière. Bien sûr, il aurait pu sans difficulté aucune tromper la vigilance de ces farouches gardiens et pénétrer inaperçu dans le château. Mais il était en avance sur l'heure de son rendez-vous, cela aurait été inconvenant ; et puis il voulait réveiller le Roi d'une manière plus... comment dire... plus créative, c'est le mot. Enfin il rechignait à l'idée de s'être trimballé pour rien cette stupide armure qui pesait bien trente kilos.

— Allez ! Debout là-dedans ! cria Link en soulevant la table pour faire tomber les gardes par terre.

— Hein ? Kwââ ?

— Keskisspass ?

— Ah c'est vous patron !

— Ta gueule ! Et moi c'est « Mon général » ! Je suis pas ton pote ! Garde à vous !

— Comment ?

— Garde à vous j'ai dit ! Et plus vite que ça !

Les soldats murmurèrent entre eux :

— Il est devenu fou le patron !

— Qu'est-ce qui lui arrive tout à coup ?

— Moi je sais ; il m'a dit hier qu'il allait voir Link...

— Oh ! Je vois. . . J'imagine que Link n'a toujours pas digéré cette histoire de triforme de tyrannie ?  
Ils se mirent au garde-à-vous en se tapant dans les côtes.

— Demi-tour, droite ! En avant, marche ! . . . Une, deux, une deux !

Sous la conduite experte de Link, les soldats sortirent de la maison et s'alignèrent sur le chemin qui menait au château. Le faux général se planta devant le premier soldat et commença la revue.

— Soldat ! Il manque un bouton à ton uniforme. Cinquante pompes !

— Quoi ? Mais. . . Je l'ai perdu depuis des années et vous ne m'avez jamais rien dit !

— Tu oses discuter les ordres de ton supérieur ? Cinquante pompes ! . . . de plus bien sûr.

Link passa au soldat suivant pendant que l'autre exécutait sa punition. Les deux autres se dépêchaient de rectifier les derniers petits détails.

— Hum. . . Ta chemise a un pli de trop à ce que je vois. Cinquante pompes !

— Mais on n'a pas de fer à repasser dans —

— Cent pompes ! coupa Link.

— Et toi, dit-il en avançant encore, tu as un cheveu de travers ! Cinquante pompes ! . . . Non. Cent ! Tu avais le temps de te coiffer avant que j'arrive.

— Alors là c'est le bouquet ! Il y a un grain de poussière sur ta botte. Cent pompes !

Affichant une certaine satisfaction personnelle, Link surveillait les soldats effectuer leur punition. Méthodiquement, il leur écrasait le dos avec sa botte ou leur reculait les pieds pour maximiser la douleur. Devant l'entrée du château, quelques badauds regardaient le spectacle d'un air amusé : « Il est super ce nouveau général ! » « Quelle discipline ! Et ces nouvelles méthodes d'entraînement. . . Excellent ! ». Un vétéran de la guerre précédente, sans doute le dernier car Hyrule connaissait la paix depuis plusieurs générations, ne put retenir des sanglots de joie : la rigueur militaire était entre de bonnes mains.

Quand les soldats eurent terminé leurs pompes, Link les fit se relever et brosser la poussière de leurs bottes. Peu habitués à l'effort physique, ils se redressèrent en soufflant comme des phoques. Ensuite Link les fit revenir dans le poste de garde, prit une règle en bois, et s'installa devant le tableau. Il schématisa à la craie le plan des jardins royaux.

— Alors. Même une bande d'abrutis comme vous peut comprendre ce que j'ai dessiné. Nous, on est là ! cria-t-il en dessinant une grosse croix en rouge. L'objectif est ici, ici et ici, dit-il en dessinant les trois croix correspondantes.

— Euh. . . Quel objectif ?

— Silence ! On lève le doigt avant de poser une question. Recommencez !

Le soldat, interloqué, leva le doigt en l'agitant :

— Général ! Général !

— Oui ?

— C'est quoi l'objectif ?

— Les fleurs !

— Des fleurs ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? chuchotèrent les soldats en s'interrogeant, interloqués.

— Oui des fleurs ! Des roses pour être précis.

Link fit semblant d'être gêné, puis reprit à voix basse :

— Ma petite amie... euh... Une dame respectable de ma connaissance adore les fleurs, les roses en particulier.

— Ahhhh... firent les soldats qui n'avaient toujours rien compris. Ils se regardèrent, ahuris, puis reprirent en se tapant les coudes : Oh ohhhhh ! Leurs mines redevinrent fort perplexes : Bernard était d'ordinaire si discret sur sa vie privée. Il semblait si discipliné, si inflexible, à la morale tellement irréprochable...

— Mais, c'est les jardins de Saria ici, remarqua un soldat un peu plus réveillé que les autres. Elle va nous tuer si elle nous voit couper ses fleurs !

— Excellente observation ! C'est aussi là que se trouvent les plus belles roses, et donc là que vous irez.

— Et puis c'est plein d'épines les roses ! renchérit un autre. En plus elles sont en plein milieu des massifs de fleurs, on va se piquer partout !

— La ferme, tous ! On ne discute pas ! cria Link. Puis il reprit plus calmement : En sortant vous irez retirer votre équipement réglementaire dans la cabane du jardinier. Allez exécution ! Et plus vite que ça ! Dans la joie et la bonne humeur !

En maugréant et en traînant des pieds, les soldats allèrent jusqu'à la resserre et en sortirent munis de gants et de sécateurs. Link les attrapa à la sortie :

— Pourquoi des gants ? Ça sert à rien les gants !

— Mais... et les épines ?

— Les épines ? Je rêve... Quelle bande de femmelettes ! Et puis avec ces gros trucs vous allez me bousiller les roses. Allez, virez-moi ça !

Les soldats retirèrent leurs gants à contrecœur, et se dirigèrent vers les jardins de Saria en se plaignant à voix basse. Link, qui les suivait de loin en rigolant, vit arriver le vrai Bernard au poste de garde. Il était en caleçon mais ne paraissait pas s'en apercevoir tant sa fureur était grande. Il entra dans le bâtiment en claquant la porte, puis en ressortit une seconde plus tard, encore plus furieux.

Link se dépêcha d'enlever l'armure et les vêtements de Bernard, puis les lança au milieu bosquet envahi de ronces, et récupéra son équipement qu'il avait caché derrière le poste de garde avant de réveiller les soldats. Ensuite il avisa un banc dans le parc, monta sur le rebord d'un muret situé derrière, et prit la pose d'une statue grecque ; il se figurait être un Hercule vainqueur, venant d'achever ses douze travaux, et contemplait le parc d'un œil farouche, comme si c'était son domaine réservé.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Midi approchait, les grandes chaleurs étaient installées pour la journée, et les soldats furent vite exténués sous leurs lourdes armures. Après une heure de labeur acharné, ils s'octroyèrent une pause pour participer activement à l'expansion de la flore locale en lui apportant l'eau et les sels minéraux indispensables à son développement. Ils s'étaient arrêtés juste à côté de Link, qui put ainsi entendre la passionnante discussion à laquelle se livrèrent les soldats en soulageant la nature.

— Tiens, vous avez vu ? Une nouvelle statue !

— Ah oui t'as raison. Oh ils ont fait des progrès, elle est en couleur !

— C'est clairement mieux que les autres amas informes en noir et blanc.

— Sans parler des sculptures modernes hors de prix que le Roi a fait venir. Ça change la couleur ! Un peu de gaieté dans ce monde froid et cruel...

— D'ailleurs j'ai toujours pas compris ce que représentait cette caisse de métal, là-bas. C'est signé d'un certain... Caesar, je crois. Je savais pas qu'avant d'être empereur il avait été ferrailleur.

Ça m'étonne tout de même qu'il ait changé de profession, vu les bénéfices qu'il devait se faire sur ces carcasses métalliques : celle-ci s'est vendue à plus d'un million de rubis le kilo. . .

— Mais celle-là on devrait pouvoir deviner. C'est manifestement un personnage mythologique ancien, appartenant à une époque reculée. Quelque part dans la préhistoire je dirais.

— Ignare ! Ne ressens-tu pas dans cette œuvre magnifique l'influence marquée néo-médiévale vidéoludique ? Admire l'association harmonieuse et contrastée des couleurs chromatiques, le graphisme du tracé ! Vois comme l'inspiration sans borne de l'artiste a su donner une seconde chance à ce genre pictural éprouvé. Regarde comme l'influence baroque post-réaliste se manifeste par le souci du détail : contemple ce bouton velu, la précision du contour de la tache de vin, le réalisme des pustules. . . Le talent de l'artiste a même su figer le pus dégoulinant !

— Certes ! Ce qui n'empêche pas l'œuvre d'être profondément moderne : la pauvreté du sujet est évoquée de manière formidable. Admire le raffinement accordé aux rapiécages, le soin apporté au choix des vêtements les plus dépareillés possibles.

— J'apprécie également cette touche vieillotte, qui n'est pas sans humour : le bouclier à trois guerres de retard, les habits démodés. Émerveille-toi devant cette puissance évocatrice grandiose : en connais-tu beaucoup qui auraient aussi fidèlement traité le sujet du vieillard centenaire ?

— Tout bonnement fantastique ! Étonnant ! Saisissant ! Formidable ! Surpre—

Un crissement suspendit brutalement son envolée lyrique : quelqu'un approchait en courant sur le gravier.

— Attention ! J'entends le grincheux qui arrive !

Les militaires se redressèrent vivement et firent semblant de chercher des roses dans les haies.

— Ah vous êtes là ! Qu'est-ce que vous faites ici, bande d'ahuris ! Filez au poste de garde ! mugit Bernard excédé.

— Mais qui c'est celui-là ?

— Un nudiste !

— Mince ! Personne ne garde l'entrée du château maintenant. Encore un fou qui s'est évadé de l'asile.

— Ah ils nous embêtent à la fin ! Combien de fois on leur a dit de les laisser partir uniquement la nuit ! En plein jour tout le monde les voit. . .

— Bon, monsieur, vous allez être bien sage, et nous suivre genti—

— Oh la ferme, Maurice ! C'est moi, Bernard ! Tu me reconnais pas ? protesta le malheureux.

— Euh. . .

— À y regarder de près. . .

— Ça se pourrait bien. . .

— J'ai une idée. Si vous êtes Bernard, alors vous savez ce qui nous est arrivé quand on était en garnison, en 42 ?

Les autres soldats le regardèrent bizarrement et murmurèrent : « Mais il était réformé en 42 ; nous aussi. Il s'est rien passé ! »

— Bande d'imbéciles ! Vous avez fini de me faire marcher ? Link m'a pris en embuscade. Je lui ai donné le message, et au retour il avait ramené au moins dix mecs pour me coincer, je me suis défendu comme j'ai pu. . . Mais ils m'ont eu par derrière, les lâches !

— C'est bien lui ! firent les soldats à l'unisson.

— Ah. . . Link ! Il a la mémoire tenace, hein Patron ? osa Maurice d'un air moqueur.

— Oh, toi ! réagit Bernard en levant le bras comme s'il allait le gifler.

— Faut dire que vous l'avez bien cherché, patron, renchérit un autre.

— Vous allez vous la fermer ? Et puis c'est quoi cette mascarade ? Qu'est-ce que vous trafiquez avec ces sécateurs ? Pourquoi y'a personne à l'entrée ?

— Euh... Si c'était pas vous... commença courageusement l'un.

— ... alors... c'était Link... poursuivit logiquement un autre.

— ... patron, termina timidement un troisième.

— Quoi ? Link est ici ? Vous ne l'avez même pas coffré ! Mais c'est une honte ! Ramassis d'imbéciles ! Bande de stupides ! ...

Pendant que Bernard insultait ses hommes, Link eut une idée machiavélique. Il changea légèrement l'orientation de son bouclier. Par chance, il n'avait pas pris la rondelle de bois qu'une erreur de traduction avait affublé du substantif de « bouclier », ni cette camelote en plastique made in Taiwan de bouclier Hylien, mais son bon vieux bouclier lumière. Avec précision, il réfléchit et concentra les rayons du soleil sur l'armure de Maurice, qui sous l'action directe et indirecte de l'astre du jour commençait littéralement à cuire. Le malheureux tentait, avec force gesticulations, de reproduire dans sa cuirasse les effets d'un système de ventilation. Il regrettait amèrement la précipitation subséquente aux ordres de Link, qui, additionnée à la torpeur des lendemains de soirées arrosées, lui avait fait prendre sa combinaison hivernale. Bref, il crevait de chaud dans cette *censuré* d'armure matelassée.

— Eh ! T'as fini de faire le guignol quand je te parle ? Garde à vous !

Maurice s'exécuta machinalement, ce qui eut pour effet de lui coller son armure dans le cou. Il ne put réprimer un hurlement de douleur qui fit sursauter tout le monde, sauf Link qui dirigea tranquillement le faisceau lumineux sur un autre soldat.

— Oh ça commence à bien faire ! T'as dépassé les bornes des limites, Maurice ! Aux arrêts ! Trois jours ! hurla-t-il en lui montrant les quatre premiers doigts de sa main droite.

Au moment où Bernard tournait les talons pour partir, Link imita la voix de Maurice :

— Eh ! Le grincheux !

Bernard ne se retourna même pas et leva la main en montrant tous ses doigts :

— Huit jours ! ... Et jetez-moi ces fleurs et ces sécateurs dans les buissons, pour que cette garce de Saria ne les retrouve pas ! lâcha-t-il sans se douter des fâcheuses conséquences qu'allaient avoir ses paroles.

— Ah ! Il était temps que j'arrive ! éclata une voix féminine derrière un chêne.

Une tête rebelle fit irruption à côté du végétal susmentionné. Elle était couverte d'une tignasse vert-pomme, dont des litres de gel fixant tentaient désespérément de dompter la rébellion capillaire dans l'objectif illusoire de se conformer aux coiffures-spaghettis de la dernière mode hylienne.

C'était Saria qui, alertée par l'inhabituelle agitation régnant dans les jardins d'ordinaire si paisibles, accourait sur les lieux du massacre. Il faut dire que les soldats sortaient rarement de leur cabane, préférant la science des cartes aux bienfaits d'une vie bucolique. De plus, si les effluves alcoolisées qu'ils dégageaient avaient le don d'éliminer tout insecte nuisible<sup>1</sup> dans un rayon de dix kilomètres, le Roi n'appréciait guère de s'éveiller au milieu de senteurs vinaigrées. Il convient de préciser que le monarque, en plus de disposer d'une collection d'art fort renommée, était fin connaisseur en cidre, comme en témoignaient la densité en pommiers du jardin et le chiffre d'affaire de sa cidrerie personnelle. Si les soldats n'avaient que faire des constructions bigarrées plus tordus les unes que les autres qui parsemaient le jardin et que certains esprits

---

1. ou pas

imaginatifs nommaient « sculptures », ils étaient autrement plus intéressés par la cave royale et plus particulièrement son contenu. Mais revenons à nos histoires de jardinage...

Derrière la furie aux cheveux chlorophylliens, le jardinier, perplexé, se grattait le sommet du crâne en se demandant comment il allait remettre une haie là où il n'y en avait plus.

— Non seulement on se permet de saccager mes bégonias, mais on les prend pour des roses, et on les jette « pour que cette garce de Saria ne les retrouve pas » ! Bourreau ! Criminel ! Assassin !

Saria brandit un gros tuteur en bois massif et cogna sur le crâne de Bernard à coups redoublés. Celui-ci tenta de se protéger, mais Saria frappait fort et partout – n'oublions pas que Bernard était toujours en caleçon.

Les soldats assistaient impuissants à la punition du coupable, essayant d'oublier qu'ils allaient en subir les retombées de manière injustement amplifiée. Après lui avoir balancé un dernier coup de latte, Saria glissa mielleusement à sa victime une dernière remarque quant à son indécente nudité et s'en fut aussi vite qu'elle était venue, le jardinier trotinant sur ses talons. Bernard rougit jusqu'aux oreilles et courut au poste de garde sans demander son reste, les soldats à sa suite. Link se retrouva donc tout seul sur les lieux. Il descendit de son piédestal et se dirigea tranquillement vers l'entrée du château.



## Chapitre 7

# But de la mission

*Où l'on tempère l'ardeur philosophique d'un architecte,  
où l'on s'aperçoit que la demeure royale a bien changé,  
où l'on découvre avec stupeur le nouveau passe-temps du roi,  
où l'on apprend qu'un autre caillou est lancé sur une autre fenêtre,  
où accessoirement l'on obtient quelques explications sur les motifs de la venue de Link,  
et enfin où l'on n'a jamais écrit d'aussi long sous-titre !*

Vue de l'extérieur, l'imposante demeure royale faisait grande impression sur l'observateur naïf. Bâtie pour commémorer la vingt-troisième victoire du Héros Loyal et Preux sur le Démon du Mal Absolu Assoiffé de Vengeance – et achevée à la trente-cinquième –, cette forteresse symbolisait d'après son architecte le triomphe de la Liberté. Seuls quelques érudits savaient que les magnifiques pierres de taille constituant l'enceinte extérieure provenaient d'une carrière située à plus de deux cents kilomètres, et que trente mille esclaves s'étaient tués à la tâche pour les acheminer sur le chantier. Les paysans locaux, du moins les rares qui savaient lire, se contentaient d'approuver avec niaiserie la plaque commémorative vantant les mérites de cette fameuse Liberté, valeur non seulement inappropriée ici mais dénuée de signification pour eux. Liberté pour qui, de quoi faire ? Nul n'aurait su répondre. Cependant ces circonstances historiques douteuses entourant le nom du chef d'œuvre n'avaient guère nui à l'aspect extérieur de l'édifice, fort plaisant à voir.

L'œil fatigué de Link ne détecta rien d'anormal dans cette illustre demeure, mais un observateur plus attentif aurait pu relever quelques incongruités frappantes. Le bâtisseur avait manifestement réservé le cinquième et dernier niveau du donjon central aux appartements royaux, à en juger par les fleurs de lys qui en recouvraient littéralement la façade. Or un spectateur doté d'une vue perçante aurait dénombré trois carreaux lacunaires, ainsi que des traces de rouille sur la rambarde de l'imposant balcon, ce qu'aucun souverain digne de ce nom n'aurait toléré chez lui. Par ailleurs, le fermier du coin aurait fait remarquer que se farcir les cinq étages tous les matins dans les deux sens pour aller chercher sa baguette et son lait frais aurait relevé de la folie pure. Sans compter qu'une promiscuité immédiate avec la colonie de corbeaux qui peuplait l'étage en question et tournaient autour du donjon en poussant des cris déchirants ne procurait pas que des avantages. Le roi avait manifestement choisi de s'installer au rez-de-chaussée, sur l'aile ouest, l'entrée de son bureau jouxtant la porte discrète donnant accès à la distillerie et à la cave attenante.

Link franchit le pont-levis aux chaînes non rongées par la rouille<sup>1</sup>, et put admirer à loisir les magnifiques vitraux qui donnaient sur la cour intérieure. Pas très pratique à chauffer en hiver, se dit-il en se dirigeant d'un pas décidé vers une petite porte située sur sa droite.

Link gardait un souvenir marquant des deux lubies du roi, qui allaient de pair. Le souverain était obsédé par la propreté et détestait jeter son argent par les fenêtres – à une exception notable que nous verrons plus tard –, aussi tuait-il ses employés à la tâche pour que le parquet brillât en permanence. Cette ère de maniaquerie semblait révolue, à en juger par la quantité astronomique de papiers gras, trognons de pomme et autres reliefs de casse-croûtes qui jonchaient le sol.

Dans la vie antérieure que nous lui connaissons, Link avait occis moult monstres et créatures démoniaques dans la demeure royale et en connaissait les moindres recoins, bien plus ce que pourraient laisser croire les visites éclair que lui accordent les divers jeux dits vidéo relatant ses aventures. Ceux-ci montrent avec force détails la salle du trône et les abords du château, que le personnage se contente de traverser en courant, et restent fort discrets sur les pièces fonctionnelles de la bâtisse. Où sont donc passées les cuisines, par exemple ? Sans doute le directeur marketing de Nintendo avait-il jugé peu habile de permettre au joueur de surprendre nuitamment le souverain des lieux en chemise de nuit, bonnet à pompon vissé sur le crâne, satisfaisant quelque fringale bien compréhensible après une journée passée à inaugurer bibliothèques et stades de foot.

Pourtant le succès des diverses quêtes de Link reposait en bonne partie sur un soutien logistique hors pair, notamment sur un nutritionniste renommé qui lui concoctait des menus équilibrés en protides, lipides et acides gras essentiels, sans oublier les indispensables vitamines E et B5. Avant tout combat d'importance tel qu'un boss de fin de palais, notre héros se sustentait sans modération dans les cuisines du donjon en question. Si les conditions climatiques (ou financières) rendaient impossible la création d'un restaurant trois étoiles, ou bien si la faune variée (mais peu amicale) qui peuplait les lieux rebutait les chefs cuisiniers, le propriétaire ne manquait pas de faire installer quelque distributeur automatique. À tout instant le héros pouvait, sur simple présentation de rubis sonnants et trébuchants, se faire délivrer par la machine un délicieux jambon-beurre ou une canette d'un breuvage pétillant couleur caramel, dont le logo à caractères blancs sur fond rouge faisait la renommée au-delà des mers.

Cessons de nous égarer sur ces considérations culinaires et revenons à notre sénile héros, qui sombrait maintenant dans des abîmes de perplexité. Il croyait connaître le château comme sa poche, mais force fut pour lui d'admettre que non. Il manqua de se perdre plus d'une fois tant sa route était jonchée d'obstacles. Des panneaux indicateurs fleurissaient aux intersections, arborant des inscriptions telles que « Sens de la visite » ou « Interdit au public », tandis que des cordons de velours bordeaux reliés à des poteaux de cuivre barraient certaines voies.

Link passa devant le bureau d'accueil sans le voir, ce qui lui aurait expliqué pourquoi le musée – il avait fini par comprendre la nouvelle nature des lieux, due au délabrement des finances royales – semblait aussi désert. Si l'hôtesse qui y siégeait n'était pas aussi absorbée dans son indispensable travail de manucure biquotidien, elle l'aurait informé que le musée n'ouvrait ses portes qu'à partir de 14 heures. Si de plus elle avait eu un quelconque semblant de conscience professionnelle, peut-être lui aurait-elle suggéré de rejoindre la visite hebdomadaire de la maison de retraite pour bénéficier du tarif de groupe.

En longeant une étrange vitrine renfermant un alignement impressionnant de coupes et trophées plus laids les uns que les autres, Link se demanda comment un souverain aussi sénile pouvait remporter la moindre compétition. De plus en plus curieux, notre héros s'arrêta devant un splendide chef d'œuvre de mauvais goût, et parvint à déchiffrer « 1998 ». Atteint qu'il était

---

1. car en inox : moins chères, moins lourdes. Elles avaient été ajoutées pour tenter de crédibiliser l'intérêt défensif de l'édifice

de Parkinson, ses pauvres souvenirs ne mentionnèrent aucun événement pour cette année-là. La forme bizarroïde de l'objet, que le lecteur me pardonnera de ne pas pouvoir décrire, ne l'aida aucunement à deviner de quoi il en retournait, aussi Link haussa-t-il les épaules et poursuivit son chemin dans les méandres du palais.

Il atteignit enfin l'imposante porte capitonnée qui donnait accès au bureau royal. Le lutin au bonnet vert l'entrouvrit sans frapper et passa la tête dans l'entrebâillement.

La salle empestait l'alcool et le tabac. Un épais nuage de fumée n'en finissait pas de retomber, alimenté en continu par un énorme havane. Après quelques secondes, Link finit par distinguer, au milieu des émanations toxiques mêlées de vapeurs éthyliques, l'étrange personnage accroché au bout du cigare. Dissimulé derrière des piles de feuillets aux couleurs variées peinait un petit homme rondouillard, plus tout jeune, cependant vif et alerte. Apparemment surmené, les cheveux en bataille, le front couvert d'une sueur opaque qui dégouttait sur son bureau et les papiers qui le jonchaient, il était complètement absorbé par son travail et ne remarqua pas la venue de notre héros du énième âge<sup>2</sup>.

Link tenta civilement d'initier un dialogue, par la méthode aussi vieille que le monde qui consistait à simuler un dérangement pulmonaire :

— Hum, hum.

Son toussotement poli évolua rapidement en toux persistante (keuf keuf) ; son asthme refit soudain surface, sifflements et bruits de gorge à l'appui. Puis cela vira à l'étouffement ; le teint de notre héros balaya tout le spectre de l'arc-en-ciel, hésitant à présent entre pourpre et violacé. Quand Link restitua son frugal déjeuner sur le parquet que l'on devinait sous les épaisseurs de papier, l'employé prit subitement conscience de la présence du preux chevalier. Le gratifiant d'un regard incendiaire, il lui tendit une fiche de bristol rose pâle et lui fit part de la joie qu'il éprouvait à la venue d'un visiteur :

— Encore une inscription ! glapit l'individu. Bon. Tu m'as pas l'air tout jeune, mais la section senior devrait t'accepter. Prends une fiche et reviens quand tu l'auras remplie.

— Mais je viens pour— tenta de répliquer Link en ventilant autour de lui pour arracher son oxygène vital à l'environnement hostile.

— Et n'oublie pas de joindre un certificat médical ! ajouta-t-il, le nez déjà replongé dans ses paperasses.

Link resta de longues secondes interdit, regardant sa fiche sans la voir et ne sachant que faire.

— Tu veux prendre racine ? Bouge-toi un peu mon gars ! lui lança l'étrange personnage, irrité.

— C'est-à-dire que... comment dire...

— Qu'est-ce qu'il y a *encore* ? Tu sais pas écrire ? Pas de problème va voir à l'étage on a des secrétaires.

— En fait... euh... je suis Link, et je viens pour voir le roi... avant il était ici mais j'ai dû me tromper, bredouilla Link en faisant signe de partir.

— Ah ! Mais il fallait le dire tout de suite ; quel timide tu fais ! Un peu plus et j'appelais la sécurité.

— Et où puis-je trouver le roi ?

— Tu l'as devant toi mon gars. Ça t'étonne, hein ?

Notre héros n'en croyait pas ses yeux. Quoi ? Le splendide souverain de son enfance, auréolé de gloire et baignant dans les lingots d'or, dernier d'une longue lignée de nobles régnant en maîtres incontestés sur les paysans des environs, avait décidé de... travailler ! Ce n'est pas tout, à en

---

2.  $n$  étant ici un entier naturel strictement supérieur à trois.

juger par les gribouillis maladroits qu'il traçait sur ses multiples feuillets, il avait aussi appris à écrire. Link commit une grave erreur : en s'enquérant des raisons de ce changement, il eut droit à une véritable représentation théâtrale doublée d'une visite de musée. Ami et impatient lecteur, avide d'action et de sensations fortes, je t'épargnerai la retranscription intégrale du monologue qui s'ensuivit.

Le roi d'Hyrule commença par faire de grands moulinets avec ses bras, manquant d'éborgner<sup>3</sup> notre ami d'âge respectable. Il tentait manifestement de lui montrer le bien fondé d'une nouvelle passion qui avait envahi son existence. Devant le scepticisme de son hôte, il se mit à commenter pour lui les nombreux clichés d'archive qui tapissaient les murs. Son discours était truffé de dates reculées, de noms aux consonances étrangères – euh dites ça vous fait rien si j'ouvre la fenêtre cinq minutes? on étouffe ici –, de nombre de victoires, de dénominations de championnats divers et variés. Puis il se mit en tête de lui montrer tous les maillots des quinze dernières années. Il insista pour énumérer l'interminable liste des sponsors qui se battaient pour figurer sur ces morceaux d'étoffe de qualité incertaine, sans doute fabriqués en Chine. Link découvrit à l'occasion la passion des footballeurs pour les sciences expérimentales. En particulier, certains maillots arboraient fièrement le nom de composés chimiques tels que O<sub>2</sub>. Cette lubie ne dura qu'un temps : après trois saisons, le dioxygène s'éclipsa subitement du torse des joueurs. Peut-être les expériences de chimie amusante avaient-elles viré à l'élaboration de substances illicites destinées à transformer des années d'espérance de vie en masse musculaire.

Quand Link s'enquit du motif de sa visite, le roi affecta une mine fort grave. D'un air décidé, il agrippa sa couronne posée sur un meuble, ouvrit une porte dérobée et poussa Link dans une pièce exiguë et capitonnée. Sans se répandre en préliminaires, il entra immédiatement dans le vif du sujet :

— Voici ce que j'ai reçu hier soir, une pierre a démolit un carreau et portait ce message.

« Décidément c'est une manie », pensa Link en saisissant le morceau de papier pour l'examiner de près.

— Parchemin de mauvaise qualité ; encre bas de gamme ; des tâches partout ; de nombreuses fautes d'orthographe. Les jeunes ne savent plus faire les choses correctement.

— Ce n'est qu'une copie, indiqua le Roi. Mes services de cryptographie ont conservé l'original en lieu sûr.

— Euh... Mais certainement, je l'avais vu au premier coup d'œil. Et quel est le problème ?

— Si tu lisais le message, peut-être cela te mettrait-il sur la voie ?

— Ah... oui, j'allais le faire.

#### *Avairticement*

*Si vous ramplissiez pas tout deux suite les coffres  
des grottes avec des rubis votre équipe de football le regrettera*

*Sinier : un aventurier en colaire*

*PS : maîtresse de préférence des rubis violait non numéroté*

Après s'être remémoré sa pénible expédition dans la grotte et avoir médité sur le mal qu'un honnête héros avait à se procurer des fonds, Link garda pour lui la réflexion comme quoi l'auteur du message n'avait pas complètement tort. Le roi enchaîna :

« Votre mission, que vous décidiez ou non de l'accepter, sera d'empêcher la défaite de l'équipe hylienne au match de ce soir. N'oubliez pas de passer voir Q, il vous mettra au courant des

---

3. ou pas

dernières avancées technologiques de nos services. Retirez votre billet d'entrée auprès de ma secrétaire, et ne le brûlez pas cette fois ! »

Le souverain ouvrit la porte et retourna sans plus tarder à ses bostols de couleur.

## Chapitre 8

# Punitions en tous genres

*Où l'on relate plusieurs fois les mêmes scènes,  
où l'on admire le matériel high-tech mis à la disposition du lutin vert,  
et où les méchants se livrent à une tuerie dans la complète ignorance de notre héros.*

L'homme suait à grosses gouttes en gravissant l'étroit escalier de bois ; un frisson glacé lui parcourut désagréablement l'échine quand il posa la main sur la poignée de faïence. Malgré tous ses efforts, la porte, mal ajustée dans ses gonds, grinça horriblement. Son cœur battait à tout rompre tandis qu'il patientait. Quand l'attente parut insoutenable, il risqua un timide raclement de gorge.

Devant lui, le feu dansant projetait sur les murs décrépis l'ombre gigantesque du fauteuil, dans laquelle tout être humain normalement constitué reconnaissait moult démons anciens.

Et il attendait toujours... Il paraissait au bord de la crise cardiaque, quand il osa prononcer un mot :

— Maître ? murmura-t-il prudemment.

...

— Maître, êtes-vous là ? risqua-t-il un peu plus fort, en se penchant vers le fauteuil.

Soudain, l'être assis dans le fauteuil ouvrit lentement la bouche et lui jeta une répartie aussi brève que cinglante. L'autre s'approcha, fit son rapport. S'ensuivit une discussion au cours de laquelle il se courba en face de son maître, quand il fut brutalement interrompu :

— Assez !

Le mystérieux personnage leva le bras ; une ombre maléfique se profila sur les murs, distordue par les flammes. Tout alla très vite : le visiteur recula précipitamment ; le maître prononça une formule oubliée ; un craquement sinistre se fit entendre, et un intense flash lumineux illumina la pièce l'espace d'un instant.

L'homme ne put réprimer un hurlement de douleur, enveloppant sa main blessée dans un pan de son manteau. Il fila sans demander son reste, tandis que son maître poussait un rire sardonique à en pétrifier les morts...

\*  
\* \*

— Ouille !

Link débarqua dans le bureau en gémissant. Il se frottait généreusement le front à un endroit où, s'il s'était fait couper les cheveux l'année précédente, on aurait pu nettement distinguer une zébrure rouge actuellement masquée par son abondante masse capillaire.

— Que vous est-il encore arrivé ? s'enquit une jeune femme assise derrière sa machine à écrire, un brin moqueuse.

— Rien, rien... Une période de mon enfance qui refait étrangement surface ces derniers temps. Mais ne vous inquiétez pas, je serai toujours là pour vous Manon Penny, assura Link en lançant d'un geste ample son bonnet en direction du porte-manteau. Justement, je pensais que, ce soir...

— Mon cher, vous savez fort bien que j'exècre le football, coupa la secrétaire. Et vous n'avez qu'un seul billet, ajouta-t-elle en lui tendant une enveloppe aux couleurs vives. Une autre fois peut-être...

— Vous savez bien que je suis tout à vous.

— Cessez de dire des sottises, et filez vite avant que le patron ne vous réprimande !

Link prit le billet et quitta la pièce en coup de vent, non sans adresser un sourire voulu charmeur à Manon Penny, qui était déjà replongée dans son travail dactylographique.

\*  
\* \*

ÉDITEUR — Conscients que les deux précédentes scènes induisaient le lecteur en erreur, voire l'enduisaient d'erreur, nous avons décidé de les redonner sous une forme certes moins passionnante mais plus fidèle à la réalité. Nous espérons ainsi corriger les mauvaises interprétations qui auraient pu être faites par certains esprits mal tournés ou trop imaginatifs.

FORTY-TWO — Pour être complètement honnête, vous devriez ajouter que c'est surtout à cause de la menace de procès pour plagia.

LINK — Clair ! Je doute que vous nous payiez des heures supplémentaires dans l'unique souci de rétablir la vérité, tout en réduisant à néant un impressionnant suspense – parce que c'est très vendeur, le suspense.

ÉDITEUR *offusqué* — Quelles heures supplémentaires ? Il n'a jamais été question de cela.

LINK — Mais !...

ÉDITEUR *sèchement* — Continuez je vous prie.

L'homme rentra de son jogging quotidien, et finit son sprint dans les escaliers. Trempé de sueur qu'il était, le courant d'air glacial qui passait sous la porte le fit frissonner. Là, il tenta de reprendre son souffle et se racla la gorge pour évacuer les divers insectes volants qu'il avait interceptés durant sa course.

Une fois passées la poussée d'adrénaline et la bouffée de chaleur associée, il appela l'occupant du fauteuil d'un air moqueur. Sa première tentative étant restée infructueuse, il fit quelques pas pour se placer dans le champ de vision de l'homme, tout en réitérant :

— Maître, êtes-vous là ?

— Bien sûr que je suis là grosse nouille ! Tu sais très bien que je débranche mon appareil auditif pendant ma sieste. Alors ? Comment ça s'est passé ?

— Tout s'est déroulé comme prévu. Il a mordu à l'hameçon sans se douter de rien !

— Très bien, très bien... Pendant que t'es là, veux-tu mettre deux sucres dans mon café ?

Le maître des lieux leva sa tasse tandis que l'autre se penchait pour y déposer les paralélépipèdes blancs. Il allait en jeter un troisième quand l'hôte réagit en levant la main pour l'arrêter :

— Assez !

Le sportif, surpris, eut par réflexe un mouvement de recul. Ce faisant il déplaça du pied une bûche rougeoyante, qui remua le feu et fit exploser à grand bruit une pomme de pin. Les flammes furent brusquement ravivées au point d'éclairer la salle entière, tandis que des braises jaillirent de l'âtre. Un charbon ardent vint brûler la main du visiteur qui cria de douleur. Pendant que son invité courait à la cuisine dans l'espoir illusoire d'éviter une cloque, l'hôte ne put s'empêcher de s'esclaffer. D'abord léger puis gras, son rire se mua en une toux inextinguible qui secoua la maison durant dix longues minutes. Ce sont des choses qui arrivent quand on est allergique à la poussière. . .

\*  
\* \*

Bong ! résonna le tiroir métallique quand Link fonça dedans tête baissée au détour d'un couloir. Et notre héros se souvint de sa tendre jeunesse, au cours de laquelle son crâne dépassait systématiquement de quelques centimètres excédentaires et heurtait tous les obstacles qui s'offraient à lui. Il ne peut s'empêcher de remarquer que cela faisait la cinquième fois de la semaine que pareille mésaventure lui arrivait. Heureusement son abondante chevelure amortit le choc, si bien que l'angle coupant du tiroir ne laissa qu'une éphémère trace rouge sur le front de notre tête-en-l'air.

Ainsi délesté de précieux neurones, un lutin vert plutôt ahuri récupéra son billet auprès de la secrétaire et pénétra dans le hangar. Comme dans tout pôle technologique digne de ce nom, il y régnait un fouillis savamment organisé. Chaque machine vaguement électronique se devait d'étaler au moins une quinzaine de voyants lumineux clignotants, sans aucune légende pour en préciser la signification. Une armée d'opérateurs semblait fort occupée par la surveillance de ces loupiotes. Ils ne cessaient de zigzaguer dans toute la salle, en empruntant si possible des itinéraires les obligeant à passer quinze fois devant la caméra au cours d'une même scène.

Le directeur de ce haut lieu de fébrilité, invariablement incarné par un professeur fou, à l'âge avancé mais indépendant du film considéré, devait passer de longues heures devant sa glace chaque matin pour se décoiffer avec autant de réussite. Sans doute consacrait-il ses week-end à arpenter les marchés aux puces, dans l'espoir de dégouter quelque vêtement élimé manquant à sa collection de loques. Toujours est-il que le fameux directeur entreprit de faire l'étalage à Link de ses dernières trouvailles.

Il y avait de quoi s'émerveiller : selle inusable en titane et céramique de synthèse, arc en caoutchouc extra-souple que l'on peut ranger dans une boîte d'allumettes (fourni avec un lot de vingt flèches adaptées, plus cinq offertes aux possesseurs de la carte Carrouchan), lanterne à énergie solaire, boomerang garanti sans retour, etc.

D'habitude prudent avec ces armes diaboliques tapissées de boutons d'autodestruction et de redoutables dispositifs antivol, Link ne put résister à examiner de plus près un curieux appareil qui sortait du lot. Une sorte de gros cigare oblong, à la couleur incertaine tirant sur le jaune, d'où émanaient de puissantes effluves nauséabondes. On aurait dit un bâton de dynamite vivant, car en l'examinant de plus près on pouvait distinguer comme de petits asticots qui grouillaient à l'intérieur : sans doute un nouveau modèle d'arme chimique.

— Ne touchez pas à ceci ! rugit le directeur véritablement paniqué. Link retira précipitamment la main et pencha honteusement le nez sur la pointe (trouée) de ce qui lui tenait lieu de chaussures.



— C'est mon casse-croûte de midi, reprit le savant suspicieux en expédiant l'objet odorant au fond de sa poche.

Au même instant un étrange personnage pénétra dans le hangar. Il paraissait appartenir à un autre service, puisqu'au lieu d'être vêtu de la traditionnelle blouse blanche<sup>1</sup>, l'insolite bipède portait une veste kaki et un pantalon de même couleur, le tout étant joliment décoré par quelques bandes rouges. Sa calvitie naissante était dissimulée sous une casquette de taille impressionnante. La brillance de ses bottes impeccablement cirées n'avait d'égal que l'éclat des nombreuses pièces métalliques étalées sur son flanc gauche, qui cliquetaient au rythme de ses déplacements. Pour compléter le tableau, l'individu à sinistre allure exhibait dangereusement un monocle que retenaient ses sourcils figés dans un froncement peu avenant.

« Sans doute un militaire ! » se dit Link après avoir longuement étudié la question. Sachant que le grade des soldats était inversement proportionnel à la puissance et l'encombrement spatial des armes qu'ils portent, et que celui-ci ne possédait qu'un pistolet miniature, notre peu téméraire héros se fit plus petit à mesure que l'inquiétant personnage approchait dans le but évident de s'entretenir avec le directeur.

Ce dernier auparavant fort enthousiaste avec Link parut soudain ennuyé par la présence de son hôte. Il prétextait quelque urgente commission pour lui indiquer précipitamment la direction de la sortie. Piqué par la curiosité, Link ne put s'empêcher de revenir discrètement sur ses pas pour tendre l'oreille et capter quelques bribes de la conversation : qu'avait ce malheureux sandwich de si important pour déchaîner tant de colère de la part de son futur consommateur ?

— Ach so! ... nur ein zemaine ... schnell ...

*Quoi! Plus qu'une semaine avant qu'ils utilisent cette bombe vivante.*

— ... petits problèmes ... prêt à temps ... Roi n'en saura rien ...

*Dans le dos du Roi; c'est un complot!*

— ... haben groß intérêt ... ist die dernière fois ... zinon ...

L'homme parlait allemand! Link se souvenait avoir vu cette tête quelque part et n'osait y croire, mais tous les doutes étaient à présent dissipés : il s'agissait bien de ce fameux général d'origine germanique, le Démon du Mal Absolu Assoiffé de Vengeance numéro vingt-sept, spécialisé dans les gaz toxiques et les armes chimiques. Que diable faisait-il ici en liberté à comploter contre le Roi ?

Sans s'attarder plus longtemps, Link se précipita hors du hangar, suivi par ce discret cylindre rotatif muni d'une vitre, accroché au plafond, qui le visait depuis son arrivée sur les lieux...

\*  
\* \*

Visiblement mal à l'aise, les deux hommes rongeaient leurs derniers ongles dans l'ascenseur qui n'en finissait pas de monter. Le premier semblait échappé d'un asile psychiatrique : blouse plus très blanche qu'il devait avoir dérobée à quelque imprudent gardien, cheveux artistement éparpillés autour de son crâne, tics nerveux variés, monologue incompréhensible sortant de sa bouche en même temps qu'une écume baveuse.

L'autre avait nettement plus de classe dans son uniforme d'officier, ses médailles étincelant de mille feux. Il n'en suait pas moins à grosses gouttes chaudes, qui salissaient le revers de la manche avec laquelle il s'épongeait régulièrement le front.

---

1. Blouse d'une blancheur toujours incomparable car lavée avec Ariel liquide, sauf bien sûr s'il s'agit de celle du directeur, qui est immanquablement noire de poussière et trouée d'acides divers.

Les longues secondes s'égrenaient péniblement, rythmées à une cadence infernale par deux encéphales qui se disputaient le record du maximum de puissance sonore émise par unité de temps. Finalement, sans un bruit, s'ouvrit derrière eux une porte à deux battants menant à une vaste salle dont la décoration métallique, froide et minimaliste allait de pair avec celle de l'ascenseur.

Le linoléum qui couvrait le sol posait d'innombrables difficultés aux malheureux techniciens de surface, qui menaient un combat de Sisyphe contre les innombrables traînées noires laissées par les baskets des visiteurs. Les 35 heures n'arrangeaient pas le problème.

Cependant je m'égare, d'autant plus que les deux nouveaux arrivants se moquaient pas mal du service de nettoyage et de la propreté des sols. Ils se tortillaient nerveusement devant l'immense fauteuil de cuir où siégeait leur supérieur hiérarchique direct. Pour être honnête, il faut préciser que l'architecte des lieux, en plus d'avoir négligé les effets néfastes des chaussures de sport sur les revêtements plastifiés, avait omis de faire construire des sanitaires dans le bâtiment. Voilà qui explique partiellement la danse rythmique à laquelle se livraient nos deux compères.

— Il ne vous est pas étranger que la réussite de notre entreprise est subordonnée à son secret absolu. Une imprudence comme celle que vous venez de commettre ne *doit pas* se reproduire.

L'homme prononça ces paroles d'une voix dure mais étrangement calme. Le magnifique chat persan qu'il caressait sur ses genoux ronronnait de plaisir, observant les deux idiots avec des yeux luisants de cruauté, en exhibant avec une négligence étudiée les diamants qui recouvraient son collier.

— Mais, numéro un, Link ne sait absolument rien de notre projet, affirma le scientifique d'un ton peu assuré. J'ai procédé personnellement à l'élimination des indices compromettants.

— Ne vous avais-je pas ordonné de le surveiller de près ? Qu'il fallait à tout prix l'empêcher de déjouer notre plan ?

— Je vous assure numéro un, il ne soupçonne rien.

L'homme reprit une gorgée de cognac, et posa son regard lourd de reproches sur le militaire. Le chat imita son maître et fixa ses yeux réfléchissants sur le malheureux, dans un mouvement de tête qui fit miroiter les multiples joyaux lui ceinturant le cou.

— Comment avez-vous pu vous montrer aussi négligent ? fit-il sans élever la voix.

— Mais...

— Link vous a vu et reconnu, numéro trois !

Le chef s'interrompit, effleura un interrupteur sous son bureau et chauffa lentement son alcool pendant que s'étirait un insupportable silence. Une plaque d'un demi centimètre d'épaisseur surgit verticalement du bureau : le dernier cri en matière d'écran plasma. Il affichait un enregistrement vidéo de la visite de Link au hangar. Le félin cessa de ronronner ; puis, trouvant sans doute l'attente trop longue, il entreprit de se lécher en émettant tout plein de bruits peu ragoûtants. Son collier se mua quelques minutes en un (coûteux) kaléidoscope qui projeta d'inquiétantes lueurs sur les faces blêmes des accusés.

La vidéo s'arrêta lorsque Link disparut du champ de la caméra, peu après l'entretien du militaire avec le savant. La voix accusatrice reprit, alors même qu'un chat prenait ses aises sur son maître :

— Vous savez aussi bien que moi que notre organisation ne tolère pas l'échec. Je compte sur vous pour que cela ne se reproduise plus.

Se demandant encore comment leur supérieur pouvait supporter sans broncher qu'une bestiole poilue lui pisse sur les genoux, les deux zigotos filèrent sans demander leur reste.

Derrière eux, un représentant peu gêné des félidés parachevait son œuvre sur le pantalon de chez Machin-Chose exécuté sur mesure.

\*  
\* \*

La cabine de l'ascenseur n'était qu'à une dizaine de mètres de son objectif quand une trappe se déroba sous les pieds du militaire qui disparut dans les ténèbres. Lorsque l'aiguille indicatrice de l'étage se fixa sur le chiffre zéro, le cri d'agonie du malheureux s'arrêta subitement ; simultanément un bruit effrayant se fit entendre, mélange de concassage, broyage et pressage.

Le professeur sortit précipitamment du cube d'acier pour trouver refuge dans son laboratoire, sans remarquer le changement de couleur de l'eau qui alimentait la fontaine par une conduite située sous la cage d'ascenseur, conduite que l'architecte avait fait percer de petits trous sur toute sa longueur pour satisfaire un étrange caprice de son client.

\*  
\* \*

L'homme au cognac rangea consciencieusement la pièce de monnaie qu'il venait de lancer d'une main et de poser sur le poignet de l'autre. Puis, avançant l'index vers un petit boîtier métallique situé sous son bureau, il releva la manette qu'il venait d'abaisser ; une étiquette collée au-dessus portait l'indicatif « pile ».

\*  
\* \*

Quelques minutes plus tard, un miaulement suivi d'un bruit sourd se firent entendre dans la cage d'ascenseur du hall. S'ensuivit un horrible crissement, comme si des objets très durs résistaient au broyage, et pour terminer la sonorité de roulement caractéristique des graviers dévalant une gouttière en pente résonna une dizaine de secondes.

Une femme de ménage hylienne allait défrayer la chronique deux jours plus tard en exhibant à son poignet, au bal des pompiers, un lot de cent vingt-cinq diamants de trois carats chacun. Leur eau était si pure que personne ne la crut quand elle raconta les avoir trouvés « au milieu d'un tas de cochonneries » en nettoyant une « fontaine dont l'eau était rose ». Le tribunal eut vite fait de calmer les jalousies en condamnant la malheureuse à l'internement psychiatrique à perpétuité pour trouble à l'ordre public, sans avoir pu expliquer pourquoi des bijoux aussi magnifiques étaient montés sur une sorte de bracelet de cuir, qui plus est en lambeaux.

## Chapitre 9

# Au stade, 20h50

*Où Link passe la pire soirée de sa vie,  
où des milliers de personnes s'attribuent les mérites sportifs de quelques unes,  
et où l'auteur fait preuve d'une mauvaise foi caractérisée.*

Le coup d'envoi n'allait pas être donné avant une bonne heure, mais déjà l'air des ruelles d'ordinaire si tranquilles de la petite bourgade se chargeait d'électricité. Maillots, casquettes, porte-clés sphériques à pentagones noirs sur fond blanc et autres objets du même acabit avaient mystérieusement fleuri sur les devantures des diverses échoppes.

La plupart des vendeurs se moquaient éperdument du sport en général et du ballon rond en particulier, mais comptaient bien arrondir leur fin de mois sur le dos des fanatiques. Pour obtenir un rendement optimal, certains commerçants consciencieux avaient épluché avec attention les pronostics – souvent contradictoires – relatifs au résultat du match, et s'étaient approvisionnés en conséquence. Ils ne referaient jamais plus cette erreur fatale à leur chiffre d'affaire que de sous-estimer le potentiel d'une équipe, comme lors de ce mémorable match opposant deux équipes tricolores de nationalité différente<sup>1</sup> où l'une avait créé la surprise, au grand dam des vendeurs qui s'étaient retrouvés en rupture de stock.

Si les déraisonnables quantités d'alcool qu'ingurgitaient certains ardents supporters leur faisaient gagner plusieurs décibels de puissance vocale, elles ne semblaient pas affecter leur sens de l'orientation outre mesure. En effet la foule semblait mue par un instinct si puissant que même les plus éméchés finirent par trouver l'entrée du fameux « Parc des Rois ».

Porté à grande vitesse par le flot des spectateurs, Link n'eut guère le temps d'observer le curieux manège qui se déroulait aux abords immédiats du guichet : certains individus à l'allure peu engageante abordaient systématiquement les étourdis qui avaient oublié leur ticket. Ils semblaient proposer quelque marchandise intéressante mais fort chère, à en juger doublement par leur mine réjouie et le contentement mitigé de leurs clients une fois le marché conclu.

Parti avec la ferme intention de se consacrer tout à sa mission, notre héros oublia cette courageuse résolution aussi vite que s'il s'agissait d'une commission pour sa femme. Mais nul ne lui en aurait tenu rigueur : le spectacle qui s'offrait à ses yeux exigeait que l'on s'y arrête.

Tout d'abord, Link ne vit pas le moindre rapport entre la dénomination bucolique du lieu et son architecture ultramoderne : le stade n'avait d'un parc que le nom. Sur les sièges dénués de confort s'entassait une foule des plus hétéroclites. Les pères de famille franchouillards soucieux

---

1. L'une connue pour son vin, l'autre pour ses pâtes.

de l'éducation sportive de leurs mâles rejetons côtoyaient des individus parlant une étrange dialecte dont « zyva » et « sarrasse » constituaient les deux tiers du vocabulaire<sup>2</sup>.

Ce joyeux petit monde arborait fièrement une écharpe au couleurs de son club, dont le prix officiel était inversement proportionnel au nombre d'exemplaires écoulés et à l'éloignement géographique du lieu de production. On dissertait avec le plus grand sérieux sur des sujets hautement philosophique : le sens du vent, la coupe (ou l'absence) de cheveux du gardien de buts, et le montant total des pots de vin de l'arbitre donnaient lieu à de passionnantes discussions. Chacun criait à qui voulait l'entendre « *on va gagner* », assimilant abusivement la victoire de onze joueurs à celle de milliers de fans.

Certains ardents supporters que la vision directe et les écrans géants ne contentaient pas avaient en sus apporté une radio et une télévision portable, afin de ne pas perdre une miette des commentaires du plut haut intérêt dispensés sur les ondes. Link eut ainsi l'immense privilège de se faire rappeler que, cinquante-sept ans plus tôt, l'arrière-grand-oncle de l'ailier droit avaient marqué trois but en match amical contre le patelin d'à côté. Que n'a-t-il été heureux d'apprendre qu'un des attaquants était « internationalement connu en France à Hyrule »<sup>3</sup> ! Pour finir, le stade fut submergé d'émotion en apprenant l'heureux événement qu'attendait la compagne du milieu défensif.

Ce flot continu d'informations d'importance capitale fut interrompu par le traditionnel play-back de l'hymne national, où certains joueurs brillèrent par leur prestation de mime. Enfin, le match débuta.

La phase d'exploration du nouvel environnement étant passée, Link s'ennuyait ferme. Il se serait endormi si une clameur n'avait pas soudain retenti dans tout le stade : Hyrule venait de marquer. Le buteur semblait dans un état de transe : courant autour du terrain, il essayait d'enlever son maillot en hurlant comme le décérébré qu'il était.

Fumigènes, pétards et canettes de bières furent jetés sur le pourtour du terrain pour célébrer la victoire. Suite à l'inévitable cohue, certains spectateurs (en général fluets) gagnèrent deux mois de congés maladie gratuits dans l'hôpital de leur choix, ainsi qu'un stage de rééducation de trois ans et une paire de béquilles ajustables.

Un étrange détail ramena Link au but de sa mission : l'équipe d'Hyrule était en difficulté ; chaque coup de pied donné au ballon semblait l'affaiblir davantage, tandis que leurs adversaires étaient au sommet de leur forme. Vint d'abord l'égalisation, puis l'encaissement d'un autre but. Notre héros au rebut entreprit de scruter les spectateurs à la recherche d'un suspect qui serait en train d'ensorceler le ballon<sup>4</sup>.

Link eut tôt fait de repérer un individu sinistre vêtu d'une immense robe noire, qui faisait d'étranges signes avec ses mains tout en restant les yeux fixés sur le ballon. Les logos sataniques placardés sur son vêtement et le lourd pendentif doré recouvert de runes démoniaques qui pendait à son cou ne laissaient aucun doute : on tenait notre homme ! Il ne manquait plus que l'enseigne lumineuse clignotante de cinq mètres sur deux indiquant : « Cruel Nécromant Ici ».

---

2. Le troisième et dernier mot étant « kestatoi ».

3. Sic.

4. Aucun méchant digne de ce nom se serait contenté d'une solution rapide et efficace telle que l'empoisonnement des joueurs. Plus le moyen est risqué, spectaculaire et compliqué, plus les vils serviteurs du Mal ont de chances de l'employer. Par déduction illogique, on en conclue que l'infâme tricheur devait avoir appliqué un sort au ballon tout en immunisant l'équipe adverse à l'aide d'un contre-sortilège. Bien sûr, l'unique magie utilisable a l'inévitable inconvénient d'exiger du sorcier qu'il dirige son fluide magique sur le ballon pendant tout le match, sans quoi les effets du sort s'arrêteraient.

Vif comme l'éclair, Link bondit de son siège et entreprit laborieusement de faire le tour du stade. Il allait toucher au but lorsqu'une puissante voix céleste résonna dans toute la ville :  
— Mon chéri, je t'ai déjà dit trois fois d'éteindre cette console. Je vais finir par me fâcher!

*Clic.* Et l'écran s'éteignit.

.....

Tout décontenancé, Link resta hagard un long moment devant le problème indécidable suivant : comment le vil nécromancien s'y était-il pris pour disparaître sous son nez ? S'approchant de la place qu'occupait le sorcier quelques secondes auparavant, il ramassa un petit bristol sur lequel était inscrit : « Tu ne me retrouveras jamais ! Mouahahahahah — Signé : Ton Ennemi Anonyme ». En retournant le morceau de carton on pouvait lire : « I. Phalépa ; combines foireuses en tous genres » suivi d'une adresse avec code postal, des horaires d'ouverture, d'un numéro de téléphone et de fax, ainsi que de l'indispensable adresse électronique.

Sans perdre une seconde de plus, Link rangea la carte de visite dans sa poche et sortit de l'arène footballistique, mi-satisfait, mi-déçu : certes la victoire d'Hyrule était maintenant assurée, mais il n'avait pas démasqué l'infâme tricheur. Il s'éloigna donc, sous le regard satisfait et méprisant d'un jeune homme assis un peu plus haut, qui surveillait la scène depuis un bon moment.

\*  
\* \*

*À suivre...*

# Table des matières

Avertissement au lecteur	1
1 L'exil	2
2 La solution	5
3 Chasse aux rubis	10
4 Le messenger	15
5 Péripéties nocturnes	22
6 Les bienfaits de l'exercice physique	26
7 But de la mission	32
8 Punitons en tous genres	37
9 Au stade, 20h50	43